

Jacques Gauthier, Notre cœur n'était-il pas brûlant? Paris et Montréal, Parole et Silence / Bellarmin, 192 pages, 2008.

Indiquez la source du livre si vous utilisez un texte. Merci

www.jacquesgauthier.com

Aux pèlerins d'Emmaüs d'aujourd'hui, qui font route avec Jésus sans le savoir.

En moi il y a un sens de Dieu : je l'éprouve surtout quand je m'expose à la parole de Dieu et en m'exposant, l'expose. Alors il me travaille et touche mon imagination, mon intelligence, ma volonté d'agir : eux alors sont invités par lui à faire des images, des idées, des actes pour Dieu, et puis sont ramenés par lui à confesser que tout cela n'est qu'annonce de Dieu.

Patrice de La Tour du Pin, *Inédit*

Ce mot : Parole, est le plus beau que je connaisse : je ne le prononce jamais sans amour.

Pierre Emmanuel, *Autobiographie*

Introduction

Ce qui était depuis le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons contemplé de nos yeux, ce que nous avons vu et que nos mains ont touché, c'est le Verbe, la Parole de la vie (1 Jn 1, 1).

À l'angélus du 18 juillet 2004, Jean-Paul II faisait cette confidence : « Écouter la Parole de Dieu est la chose la plus importante de notre vie ». Il en avait fait une priorité dans le programme pastoral qu'il proposait à toute l'Église pour le 3^e millénaire, *Au début du nouveau millénaire*. Au chapitre trois, *Repartir du Christ*, il écrivait : « Il n'y a pas de doute que ce primat de la sainteté et de la prière n'est concevable qu'à partir d'une écoute renouvelée de la parole de Dieu ».

Jean-Paul II revenait souvent sur l'importance de lire la Bible pour mieux vivre du Christ. Dans son exhortation *L'Église en Europe*, il se faisait encore plus insistant : « Que la Sainte Bible continue d'être un trésor pour l'Eglise et pour tout chrétien! Prenons ce Livre dans nos mains! Recevons-le de la part du Seigneur qui nous l'offre continuellement à travers son Eglise. Mangeons-le, pour qu'il devienne la vie de notre vie. Goûtons-le à fond ».

Dieu dit

Ces deux citations du pape de la prière et de la sainteté montrent l'importance de méditer la parole de Dieu aujourd'hui. Dieu agit par sa parole : il dit et cela est. « C'est au moyen de sa parole que le Seigneur a réalisé ses œuvres » (Si 42, 15). Sa mission est de faire un monde nouveau. Pour nous,

chrétiens, qui vivons après la résurrection de Jésus, nous lisons la Bible à travers le prisme éclatant de cette nouvelle création. Depuis le jour de Pâques, c'est le Christ que nous entendons quand nous lisons et méditons les Écritures.

« Elle est tout près de toi, cette Parole, elle est dans ta bouche et dans ton cœur afin que tu la mettes en pratique » (Dt 30, 14). Qui est cette Parole, si intime à nos corps, si ce n'est le Verbe fait chair, « le commencement, le premier-né d'entre les morts » (Col 1, 18)? Il se lève dans nos vies comme un supplément d'aube pour que nous devenions aussi intimes que les membres de sa famille : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique. » Lc 8, 21

Toute la Bible pourrait se résumer en deux mots : Dieu dit. Au commencement, Dieu crée le ciel et la terre par sa parole : « Dieu dit : Que la lumière soit' et la lumière fut » (Gn 1, 3). À la fin, Dieu crée un ciel nouveau et une terre nouvelle : « Alors, Celui qui siège sur le trône déclara : 'Voici, je fais l'univers nouveau'. Puis il ajouta : Écris: Ces paroles sont certaines et vraies. » (Ap 21, 5). Dieu se dit une fois pour toutes en Jésus : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis tout mon amour, écoutez-le » (Mt 17, 5). Tout l'Ancien Testament est résumé en lui. Le livre aboutit à une personne. La Parole réalise alors pleinement sa mission de salut.

« La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange ; ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission » (Is 55, 10-11).

Cette parole agissante de Dieu atteint la personne au plus secret de son être et l'invite à lui faire écho par toute sa vie : « Elle est vivante, la parole de Dieu, énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants ; elle pénètre

au plus profond de l'âme, jusqu'aux jointures et jusqu'aux moelles ; elle juge des intentions et des pensées du cœur (He 4, 12).

Le *dabar* de Dieu

Le mot « parole » a un sens très large dans la Bible. Il se traduit par *dabar* en hébreu. Pour un sémite, le *dabar* est une réalité concrète et dynamique qui est intégrante à la vie de celui qui parle. Il jaillit du mystère de la personne et participe à sa vie. Toute réalité peut être signifiée par le *dabar* : un contrat, un événement, un miracle, une histoire. Tout devient parole de Dieu. « Toute parole de Dieu est garantie ; c'est un bouclier pour ceux qui cherchent en lui leur refuge » (Pr 30, 5).

Il faut se rappeler ici que la Bible fut modelée, d'une façon générale, selon la mentalité sémitique qui est fort différente de l'esprit grec et romain. Notre façon de penser en termes abstraits est surtout héritière de cet esprit grec et romain. Elle se situe aux antipodes des écrivains bibliques qui s'exprimaient par images, en termes concrets, plus près de la poésie que de la philosophie, plus près de la vie que de la science. Ainsi, la connaissance, pour un sémite, n'est pas d'abord spéculative; la connaissance qu'il a de Dieu, par exemple, exige un mouvement de tout son être, un engagement de sa vie. C'est une connaissance amoureuse, plus près de l'agir que du savoir. La parole et l'action disent ensemble le *dabar*. Le *dabar* de Dieu contient non seulement cette parole qui raconte l'histoire sainte, l'histoire du salut, mais englobe aussi l'histoire même, ce lieu où Dieu se révèle.

Le *dabar* est communication de Dieu lui-même, que Jésus nous a révélé comme *Abba*, Père aimant. Le Père n'existe que pour aimer, se dire, se donner, se répandre. Lorsqu'il parle, il crée. Il s'engage en parlant, jusqu'à se dire totalement par l'envoi de son Verbe-Fils et de son Souffle-Esprit. La Bible a gardé le souvenir des gestes de Dieu qui sont devenues paroles de Dieu.

L'Église a accueilli et reconnu ces paroles et gestes de Dieu en recevant le Verbe fait chair. La Parole qui existe corporellement en Jésus fait l'Eglise, corps du Christ. C'est l'aboutissement du *dabar* de Dieu depuis Abraham jusqu'au *Fiat* de Marie. La Parole traverse l'histoire comme une étoile filante et peut nous rejoindre dans notre expérience quotidienne; c'est là surtout que Dieu se manifeste. Elle devient alors parole de vie, et la foi une force de changement.

Dieu se communique

Depuis qu'Abraham a répondu à une parole de Dieu, une communauté s'est formée dans le dialogue avec ce Dieu qui parle. Mais c'est Dieu qui a pris l'initiative du dialogue en appelant. Dieu se communique en créant le monde et l'homme par sa parole. Il se communique en choisissant les patriarches et les prophètes, ses porte-parole. Il se communique en créant un peuple, Israël, pour en faire le peuple de la parole. Il convoque ce peuple librement à différents endroits pour le rassembler, lui donner sa parole et sceller une alliance avec lui. Cette alliance conclue au Sinaï (Ex 24, 3-8) fut renouvelée dans plusieurs assemblées : l'assemblée de Sichem (Dt 27), l'assemblée de Josias (2 Ch 35, 1-19) où l'on fit la découverte du 'Livre de la Loi', le Deutéronome, l'assemblée d'Esdras (Esd 8). Dieu se communique en se choisissant un pays (Gn 17,8), une famille (2 S 7, 1-17), une ville (Ps 122), un temple (1 R 8, 10), un petit reste (Is 43), un serviteur (Is 52, 13- 53, 12). Dieu se communique définitivement et totalement en Jésus Christ (Ac 1, 8), centre de l'histoire où tout converge. Une Alliance nouvelle est scellée dans le sang de Jésus Christ, Parole faite chair donnant une Loi nouvelle, l'Évangile.

La Parole continue de parler à notre histoire. Le Nouveau Testament a inauguré la fin des temps qui marque le terme de la Révélation publique de Dieu jusqu'au retour glorieux du Christ. Tout aboutit à la mort-résurrection de Jésus Christ, l'ultime *dabar* de Dieu, révélant l'amour fou de Dieu pour l'être humain.

L'Esprit donné à la Croix et à la Pentecôte nous fait comprendre les Écritures et nous aide à déchiffrer « les signes des temps », les messages que Dieu nous adresse dans l'histoire actuelle. À nous d'y faire écho par « une écoute renouvelée de la Parole », c'est-à-dire par une lecture ecclésiale et liturgique de la Parole.

Une lecture ecclésiale de la Parole

Comment lire, écouter, annoncer la parole de Dieu? Je répondrais simplement : en faisant Église. Cela n'exclut pas bien sûr se référer aux commentaires d'exégètes contemporains, suivre des cours de théologie ou de catéchèses bibliques, assister à des conférences plus ou moins savantes; c'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Les découvertes scientifiques et les sciences humaines n'arriveront jamais à saisir tout le mystère des Saintes Écritures, à en épuiser la richesse. Son sens le plus profond est spirituel. Saint Paul le rappelle à son compagnon Timothée :

« Depuis ton plus jeune âge, tu connais les textes sacrés : ils ont le pouvoir de te communiquer la sagesse, celle qui conduit au salut par la foi que nous avons en Jésus Christ. Tous les passages de l'Écriture sont inspirés par Dieu; celle-ci est utile pour enseigner, dénoncer le mal, redresser, éduquer dans la justice; grâce à elle, l'homme de Dieu sera bien armé, il sera pourvu de tout ce qu'il faut pour un bon travail » (2 Tm 3, 15-16).

Pour l'Église, Dieu se communique à travers sa parole. Cette communication de Dieu devient une communion à sa vie. La Bible est alors plus qu'un document. Une exégèse littérale du texte est nécessaire, mais celle-ci ne portera pleinement ses fruits que si elle est spirituelle et ecclésiale. L'Église ne sépare pas Écriture et Tradition. Certes, elle ne refuse pas les différentes méthodes pour lire la Bible : historique, littéraire, psychanalytique, contextuelle... Dans le document, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, paru

en 1993, la Commission biblique pontificale montrait l'intérêt de ces approches pour mieux souligner l'ultime méthode qui tient compte du sens global des textes : la lecture chrétienne et ecclésiale de la Bible.

La Bible est une parole si vivante qu'on ne peut pas l'enfermer dans le passé et dans des méthodes réductrices. Elle s'adresse à nous aujourd'hui. Elle nous convoque et nous provoque : « Proclame la Parole, intervien à temps et à contre-temps » (2 Tm 4, 2). C'est ce que j'ai voulu faire dans ce livre, me souvenant de ce mot du poète Patrice de La Tour du Pin : « J'en arrive toujours au même constat avec la parole de Dieu, je la travaille, parce qu'elle me travaille. Nous sommes deux pour répondre à l'Éternel: elle et moi, elle et nous, l'Eglise » (Cité dans *Aujourd'hui la Bible*, no 62, 1971, p. 3).

La Parole en écho

Notre Dieu est un Dieu qui parle, la moindre des choses à faire est de l'écouter. N'est-ce pas la meilleure part dont parlait Jésus! Dieu appelle par sa parole, nous ne pouvons que lui répondre par notre foi, et mettre en pratique ce que nous entendons. Ce livre veut être une source où nous buvons en chemin la Parole pour mieux rendre compte de notre espérance.

La Parole est en travail d'enfantement en chacun de nous et au cœur de la création qui « aspire de toutes ses forces à voir cette révélation des fils de Dieu » (Rm 8, 19). Elle est lumière sur notre route, brûlure de notre cœur, souffle de notre vie. Elle enflamme nos hivers, donne de l'âme aux corps fatigués, habille le cœur du vêtement blanc de la grâce. Elle jaillit du silence du Père qui n'a dit qu'une seule parole en son Fils, répétée éternellement, et que l'on célèbre dans « l'aujourd'hui » de la liturgie.

Ce livre veut donc laisser toute la place à la parole de Dieu pour qu'elle résonne en nous comme un poème qui donne la présence, une musique qui mène au mystère silencieux. Car la parole de Dieu est poème et musique avant

d'être discours et système. Ne nous habituons pas à l'entendre, mais étonnons-nous sans cesse de son éternelle enfance. Elle embaume nos maisons comme un bouquet de lilas. Nous l'ouvrons, et son parfum se répand.

La Bonne Nouvelle de libération, qu'est l'Évangile de Jésus, contient une telle puissance d'amour qu'elle transcende les siècles. C'est une force révolutionnaire qui rayonne au-delà des idéologies, « la force d'aimer », disait Martin Luther King. L'amour, n'est-ce pas le premier et le dernier mot que la Parole nous donne au lever comme au coucher? Elle nous confie ce mot de passe pour le monde à venir.

Soyons à l'affût de ce que le Seigneur veut nous dire. Accueillons sa parole. Laissons-nous habiter jusqu'à ce qu'elle chante en nous, comme la toile sous la main du peintre, le vitrail qui laisse passer la lumière. La Parole est à peine perceptible tant elle est discrète; un murmure au cœur, un soupir à notre porte. Invitons-la à notre table, comme à Emmaüs. Elle est joie du pain partagé, abondance du vin nouveau. L'espérance qu'elle suscite fait de notre vie une danse au carrefour de nos chemins de croix.

Ce livre est né d'une rubrique que j'ai tenue pendant près de trois ans dans le magazine français *Famille Chrétienne*. À tous les deux semaines, je rédigeais un commentaire de l'Évangile du dimanche, réparti selon les années A, B et C, d'après le texte du *lectionnaire liturgique*. J'ai remanié légèrement les commentaires et ajouté de nouveaux textes pour favoriser encore mieux une méditation priée de la parole de Dieu. Les références aux lectures bibliques des dimanches sont données au début de chaque chronique.

Je n'ai pas gardé l'ordre chronologique et liturgique de la soixantaine de chroniques, préférant les rassembler en huit chapitres : la Parole qui appelle, la Parole qui sauve, la Parole qui met en route, la Parole qui nourrit, la Parole en prière, la Parole qui pardonne, la Parole qui questionne, des témoins de la

Parole. Vous trouverez à la fin du livre une table pour un usage liturgique de ces méditations bibliques du dimanche et des quelques fêtes qui sont célébrées durant la semaine.

Que le Verbe fait chair apparaisse dans la chair de nos paroles! Qu'il ouvre en nous un espace vierge où nos ombres se mêlent à sa lumière! Pussions-nous entendre son hymne dans le silence de notre prière! Qu'il réveille en nous le cri des blessés et des exclus! Qu'il creuse en nous le désir de Dieu et relance notre espérance sur les routes du monde. Que la Parole, inscrite aussi dans le livre de la création, se grave en lettres de feu sur nos corps en attente de résurrection, pour lui faire écho éternellement!

La Parole qui appelle

Comment invoquer le Seigneur sans avoir d'abord cru en lui? Comment croire en lui sans avoir entendu sa parole? Comment entendre sa parole si personne ne l'a proclamée?

Rm 10, 14

Comme un feu dévorant

22^e dimanche du temps ordinaire A

Jr 20, 7-9 Rm 12,1-2 Mt 16, 21-27

La Parole nous travaille, beau temps mauvais temps, là où nous sommes. Nous laisserons-nous séduire, comme le prophète Jérémie qui a fait l'expérience de la rencontre de Dieu? « Seigneur, tu as voulu me séduire, et je me suis laissé séduire » (Jr 20, 7).

Jérémie a d'abord résisté à l'appel de Dieu qui le somme d'annoncer la Parole. Il a essayé de se « défiler », comme il nous arrive si souvent de le faire : « Je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son nom » (Jr 20, 9). Mais cette mission de « dire la Parole » est devenue une partie de lui-même. Impossible de faire taire la Parole : « Il y avait en moi comme un feu dévorant, au plus profond de mon être. Je m'épuisais à le maîtriser, sans y réussir » (Jr 20, 9). Jérémie préfigure Jésus qui fut entièrement donné à sa mission d'annoncer le Royaume de Dieu, lui qui a sauvé le monde en le payant de sa vie.

À l'exemple de Jésus et de Jérémie, nous avons à nous laisser transformer par la Parole qui appelle. La foi, liée à la parole de Dieu, n'est pas condamnée au passé, mais suit le rythme de l'histoire. La Parole définitive de la Révélation ouvre toujours de nouvelles profondeurs et éclaire sans cesse l'histoire, car le Saint-Esprit, interprète du Verbe de Dieu, parle à toutes les époques, pas seulement au temps de Jérémie et de Jésus. Il a toujours quelque chose de nouveau à nous dire et à nous faire comprendre de cette Parole qui est tournée vers le Père dès le commencement.

Parfois, il faut accepter d'entendre sans comprendre, de toucher sans voir, de croire sans savoir, dans le clair-obscur de la foi. Nous avons à accepter la passion du Christ, scandale pour Pierre comme pour nous, en renonçant à nous-mêmes, en prenant notre croix et en suivant Jésus : « Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Mt 16, 24).

Il s'agit donc de passer avec Jésus de la mort à la résurrection. On ne comprend bien cela qu'avec le cœur, en nous laissant séduire par le Christ, nous qui avons tellement besoin d'aimer et d'être aimés. Car notre trésor ne se trouve pas dans notre avoir mais dans notre amour. « Quel avantage en effet un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il le paye de sa vie » (Mt 16, 26).

La Parole de Dieu nous parle au plus intime du cœur, puisque le Christ est à demeure chez nous. Il ouvre en nous un chemin de foi où l'on passe de la connaissance de Dieu à la connaissance *en* Dieu. Laissons-nous brûler par ce Dieu d'amour qui est en nous comme un feu dévorant. Il se met en tenue de service à la fin de chaque eucharistie pour nous séduire et nous transformer, afin que nous allions vers les autres.

L'urgence de la Parole

3^e dimanche du temps ordinaire B

Jon 3,1-5,10 1Co 7,29-31 Mc 1,14-20

Dieu est Père, nous sommes ses enfants. Il veut tellement se communiquer qu'il se fait chair en Jésus par l'Esprit qui prend Marie sous son ombre. Jésus meurt et ressuscite; la vie éternelle nous est donnée. Depuis Pâques, l'Esprit de la Pentecôte recrée nos vies comme si elles étaient brûlées de l'intérieur.

Ces phrases inspirées de la Bible devraient nous faire pleurer de joie. Quelle tristesse que de s'y habituer! Jésus nous réveille par son Évangile, mot grec qui signifie Bonne Nouvelle : « Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle » (Mc 1, 15). Saint Paul sera le témoin de ce salut et proclamera « ce que le cœur de l'homme n'avait pas imaginé » (1 Co 2, 9). Le temps est à l'urgence : « Le temps est limité... Le monde tel que nous le voyons est en train de passer » (1 Co 7, 29, 31). Paul nous fait comprendre que l'important n'est pas d'être marié ou non, heureux ou malheureux, riches ou pauvres, mais de s'attacher à Jésus le vivant. Tout passe, la Parole de Dieu demeure.

Cette Parole a tant séduit Simon, André, Jacques, Jean, qu'ils ont laissé là pères, filets et barques, non sur un coup de tête, mais sur un coup de cœur, parce qu'ils ont rencontré un visage et un nom qui les a séduits et appelés : Jésus. L'Évangile, c'est quelqu'un qui se révèle sous forme de présence d'amour, et c'est pour la vie.

Pourquoi remettre à demain le « oui » que Jésus attend? « Jésus les appela aussitôt. Alors laissant dans la barque leur père avec ses ouvriers, ils

partirent derrière lui » (Mc 1, 20). La Parole appelle aujourd'hui : elle frappe à la porte, veut se donner à nous et apporter le bonheur : « Les temps sont accomplis, le règne de Dieu est tout proche » (Mc 1, 15).

C'est trop beau pour être vrai, me disait un ami écrivain. Crois et tu verras, lui ai-je répondu. Ça prend juste un peu d'humilité; tu changes de direction, tu ouvres l'Évangile, tu repars du Christ, alors ton désir s'ouvre sur un azur d'espérance et tu avances au large. Il n'y a rien de trop beau lorsqu'on croit que Dieu est Amour. Tout est possible, puisque tout est donné; « tout est grâce », disait avec justesse Thérèse de Lisieux. Quelle joie d'y croire!

Annoncer la Parole

3^e dimanche du temps ordinaire C

Ne 8, 1-6, 8-10 1Co 12, 12-30 Lc 1,1-4; 4,14-21

Luc écrit son évangile plusieurs années après la résurrection de Jésus. Il a d'abord reçu l'Évangile de Jésus Christ des « serviteurs de la Parole » (Lc 1, 2). À son tour, il rédige « un exposé suivi » pour évangéliser ceux qui sont issus comme lui du monde païen. C'est sa manière de se mettre au service de la Parole et des croyants. Il s'en explique dans son prologue à son cher Théophile : « afin que tu te rendes bien compte de la solidité des enseignements que tu as reçus » (Lc 1, 4). Luc, ce frère dans la foi qui n'a pas connu le Christ, ouvre l'Évangile à tous et va insister sur la miséricorde de Dieu. Il poursuit son œuvre d'écrivain dans un deuxième tome, *Les Actes des Apôtres*.

Au chapitre 4, l'évangéliste nous fait le récit de la prédication de Jésus à Nazareth. Tous les verbes sont importants. Jésus entre dans la synagogue le jour du sabbat, se lève pour faire la lecture, ouvre le livre, lit Isaïe, qu'il va appliquer à lui-même, puis referme le livre, le rend au servant et s'assit, comme on faisait à l'époque, pour prêcher la « parole de vérité » (Col 1, 5). Il leur dit : « Cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit » (Lc 4, 21). Comme tout prophète, Jésus ne sera pas bien accueilli dans son pays et sa prédication va choquer. Ses auditeurs n'ont pas compris, il se tournera vers les païens.

Grégoire de Naziance, docteur de l'Église du IV^e siècle, écrivait : « La difficulté dans la dispensation de la parole tient au fait que l'orateur est ballotté entre trois dangers qui viennent de son intelligence, de son langage et

de la façon dont on l'écoute, et qu'il doit nécessairement se heurter à l'un d'eux si ce n'est à tous; ou son intelligence n'était pas éclairée, ou son langage a manqué de vigueur, ou son auditoire ne lui a pas prêté une oreille assez purifiée; fatalement l'un de ces facteurs, ou leur ensemble, réussira à déséquilibrer la vérité (*Discours 1-3*, Sources Chrétiennes, p. 143).

Nul doute que Jésus était éclairé par l'Esprit, que son langage ne manquait pas de vigueur, mais son auditoire était-il ouvert à ses paroles? Saint Augustin avait l'habitude de dire que c'était le désir de l'assemblée qui le rendait bon prédicateur. Quel est notre désir de la Parole?

La Parole s'accomplit toujours dans le corps du Christ que nous formons. Elle est là pour nous aujourd'hui. Cependant, il faut tout mettre en œuvre pour que nous soyons davantage au service et à l'écoute de la Parole. La prédication de Jésus deviendra alors notre histoire

Une histoire de pêche

5^e dimanche du temps ordinaire C

Is 6, 1-8 1Co 15, 1-11 Lc 5, 1-11

L'Évangile est comme un jardin où nous entrons surtout par les sens. Dieu y passe par un corps, une odeur, une parole, un souffle, une sueur, une larme, un repas, un lac, un métier. Il se révèle aussi par toutes sortes d'histoires, dont une de pêche miraculeuse.

« Un jour, Jésus se trouvait sur le bord du lac de Génésareth : la foule se pressait autour de lui pour écouter la parole de Dieu » (Lc 5, 1). Il voit deux barques et leurs équipages qui lavent les filets, signe que le travail est fini. Les pêcheurs ont peiné toute la nuit sans rien prendre. Ils ont hâte d'aller dormir. D'un geste audacieux, Jésus monte dans une des barques, celle de Simon, lui demande de s'éloigner du rivage, s'assoit pour enseigner la foule. Après cela, il dit à Simon, le pêcheur expérimenté : « Avance au large, et jetez les filets pour prendre du poisson » (Lc 5, 5). Quelle perte de temps, semble dire Simon, d'autant plus qu'il fait jour et que la pêche en eau profonde, c'est pas de la tarte! Pourtant, il s'exécute, car la parole du Maître semble efficace.

À sa grande surprise, il y a tant de poissons que les filets se déchirent. D'autres compagnons viennent à la rescousse. Simon expérimente par tous ses sens la puissance de Jésus, ses bras ne fournissent pas à la tâche. Il prend alors conscience de la distance qu'il y a entre lui et le Maître : « Seigneur, éloigne-toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Lc 5, 8). Isaïe avait eu le même réflexe lors de sa rencontre de Dieu : « Je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures » (Is 6, 5). De son côté, saint Paul dira, « je ne suis pas digne d'être appelé Apôtre » (1 Co 15, 9).

Dieu appelle qui il veut, toujours à partir de ce qu'il est. Jésus rejoint de simples pêcheurs là où ils vivent, dans leurs barques, leur milieu de travail, et il en fait des pêcheurs d'hommes, non sans encouragement : « Sois sans crainte » (Lc 5, 10). Il choisit ses disciples parce qu'il a besoin d'eux, encore aujourd'hui. Si nous nous ouvrons à son action inattendue, là où nous sommes, nous découvrirons avec Pierre la joie d'avancer au large de la mission, l'audace de pêcher en eau profonde, sans peur, puisque Jésus libère en nos profondeurs un océan de confiance.

Un intrépide successeur de Pierre avait commencé son pontificat par ces mots : « N'ayez pas peur ». Ce pape, si donné à Jésus et à l'Église, avait repris cette autre parole du Maître dans sa lettre sur le nouveau millénaire : « Avance au large » (Lc 5, 4). Et c'est ainsi qu'un souffle d'espérance continue à gonfler la voile de l'Église sur la mer du monde, à la suite de Jésus. « Moi, je serai ton messager : envoie-moi » (Is 6, 8).

Donne-moi à boire

3^e dimanche du carême A

Ex 17, 3-7 Rm 5, 1-2, 5-8 Jn 4, 5-42

En demandant à boire à la Samaritaine, dont nous ne connaissons même pas le nom, Jésus ne cherche pas un prétexte pour s'adresser à elle. Sa soif révèle la profondeur de son cœur assoiffé de nos soifs. Il a peut-être formulé ce désir à son Père dans ses oraisons de nuit : « Donne-moi à boire » (Jn 4, 7). Il reprendra ce cri sur la croix : « J'ai soif ». À chacun de l'entendre dans le puits de son cœur.

Jésus demande à boire, mais seule la foi de la Samaritaine pourra éteindre cette soif. Il a besoin d'elle pour bâtir son Royaume. Relisez bien le récit et vous verrez que Jésus ne sera pas altéré physiquement. Sa soif est ailleurs, ce qu'évoque la Préface de la prière eucharistique du 3^e dimanche du carême A : « En demandant à la Samaritaine de lui donner à boire, Jésus faisait à cette femme le don de la foi. Il avait un si grand désir d'éveiller la foi dans son cœur, qu'il fit naître en elle l'amour même de Dieu ».

Jésus sera désaltéré lorsque « laissant là sa cruche » (Jn 4, 28), la Samaritaine annoncera qui il est vraiment, le Sauveur du monde. De même, nous étanchons la soif de Jésus lorsque nous nous éveillons à sa miséricorde et que nous le faisons naître chez les autres, surtout les plus petits. Il a soif de faire de nous ses disciples.

Jésus a soif de notre amour, avait découvert Thérèse de Lisieux à quinze ans. Ce mendiant d'amour a révélé sa soif à bon nombre de ses « justes par la foi » (Rm 5, 1) : des femmes d'oraison comme Catherine de Sienne, Marguerite-Marie, Marthe Robin; des hommes passionnés comme Jean de la

Croix, Maurice Zundel, Jean-Paul II. Sans oublier tous les autres amis de son cœur qui le consolent en se laissant aimer par Lui, qui lui font plaisir en s'ouvrant aux flots de tendresse refoulés dans son cœur parce que cet amour n'est pas accueilli comme il le devrait.

C'est surtout Mère Teresa qui dévoilera à notre époque la soif de Jésus pour nous. Les paroles « J'ai soif » sont écrites sur le mur de toutes les chapelles des Missionnaires de la Charité. Mère Teresa avait écrit dans son testament spirituel : « Tant que vous ne saurez pas, et de façon très intime, que Jésus a soif de vous, il vous sera impossible de savoir celui qu'il veut être pour vous ; ni celui qu'il veut que vous soyez pour lui » (cité dans Jacques Gauthier, *J'ai soif. De la petite Thérèse à Mère Teresa*, Parole et Silence, 2003, p. 93).

La personne qui éprouve une grande soif de Jésus dans son cœur peut saisir que Jésus lui-même est habité d'une soif infinie pour elle. Le Christ a soif d'être bu. Il appelle et il attend. Étanchons sa soif en aimant, « puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm 5, 5).

Le regard de Jésus

10^e dimanche du temps ordinaire A

Os 6, 3-6 Rm 4, 18-25 Mt 9, 9-13

« Jésus, sortant de Capharnaüm, vit un homme, du nom de Matthieu, assis à son bureau de publicain. Il lui dit : « Suis-moi ». L'homme se leva et le suivit » (Mt 9, 9).

Ah! le regard de Jésus. Comme il devait être pénétrant de tendresse, rempli de miséricorde, pour que Matthieu, en le croisant, se lève et le suive. Ce n'est certainement pas pour la couleur de ces yeux que le collecteur d'impôts, à la solde de l'empereur romain, laisse tout et part à l'aventure avec ce fils de charpentier. Il s'est senti aimé et non pas condamné. Jésus le regarde et le « ressuscite », tel est le sens de « se lever ».

Tout est dans la manière de voir. Jésus ne confond pas l'acte et l'être, ce que fait une personne aux yeux du monde et ce qu'elle est vraiment, un enfant de Dieu. Il ne juge pas selon les apparences mais selon le cœur, n'enferme pas l'homme dans son état actuel. Son regard est toujours teinté de pardon et de miséricorde, aussi aime-t-il manger avec les publicains et les pécheurs, ce qui scandalise les pharisiens. Ils ne comprennent pas que la personne est plus grande et plus importante que ses actes. Il n'y a pas d'exclus dans l'Évangile, sauf ceux qui s'excluent eux-mêmes en se pensant purs, justes, irréprochables.

Jésus a vu loin en regardant Matthieu, il en a fait un apôtre de l'Évangile, cette Bonne Nouvelle qui nous aide à voir autrement, selon les yeux de Dieu. D'autres vont craquer devant cette manière de voir, surtout les plus petits, les plus faibles : Marie-Madeleine, Zachée, Pierre, le bon larron, les saints, chacun

de nous, si nous nous laissons envahir par la miséricorde, cet autre nom de Dieu. Car son amour n'est pas fugitif comme le nôtre, « comme la rosée qui s'évapore à la première heure » (Os 6, 5). L'amour de Dieu demeure à jamais et guérit progressivement ceux et celles qui ne se sentent pas aimés ou qui ne savent pas aimer.

Jésus veut que toutes nos relations soient fondées sur la miséricorde. Pourquoi? Il nous a laissé une explication claire par cette parole fondatrice, capable de convertir notre regard si nous l'accueillons dans notre cœur pour ce qu'elle est, une parole de Dieu, une bonne nouvelle :

« Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Allez apprendre ce que veut dire cette parole : C'est la miséricorde que je désire, et non les sacrifices. Car je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs » (Mt 9, 12-13).

Ne craignez pas!

12^e dimanche du temps ordinaire A

Jr 20, 10-13 Rm 5, 12-15 Mt 10, 26-33

Le disciple de Jésus n'est pas au-dessus du Maître. Il rencontre sur son chemin des incompréhensions, des calomnies, voire des persécutions. Ses craintes ou ses peurs doivent céder le pas à la confiance. Dans l'évangile, Jésus affirme à trois reprises de ne pas craindre : « Ne craignez pas les hommes... Ne craignez pas ceux qui tuent le corps... Soyez donc sans crainte : vous valez bien plus que tous les moineaux du monde » (Mt 10, 26, 28, 31). C'est ce bel héritage que Jean-Paul II nous a laissé, repris par Benoît XVI au début de son pontificat : ne pas avoir peur et ouvrir toutes grandes les portes au Christ.

Le prophète Jérémie n'a pas laissé la peur l'envahir. Sa confiance se fortifiait au contact de la parole de Dieu qui était en lui comme un feu dévorant. Il a vaincu les obstacles en ne s'appuyant que sur Dieu : « Le Seigneur est avec moi, comme un guerrier redoutable » (Jr 20, 11). Et nous qui avons Jésus, le vainqueur du monde et de la mort, nous craindrions de proclamer sa Bonne Nouvelle « sur les toits » (Mt 10, 27), dans un monde qui en a bien besoin. Il est vrai que ça prend de l'audace et du courage pour témoigner de notre foi aujourd'hui.

Jésus nous invite à nous abandonner au Père. Il nous en a donné l'exemple sur la croix : « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23, 46). Sommes-nous prêts à aller jusque là? Certes, il y a nos peurs à apprivoiser, signes de notre fragilité d'être. Il est difficile de nous abandonner vraiment au Père si nous sommes incapables de surmonter les peurs qui nous paralysent. S'inquiéter, c'est oublier que Dieu veille sur nous.

Qu'avons-nous fait de nos peurs? Pouvons-nous les accueillir et les assumer dans la confiance ? Elles jaillissent de l'inconscient et s'expriment différemment : peur d'être inutile, rejeté, abandonné ; peur de déranger, de faire rire de soi, de ne pas réussir; peur de vieillir, de souffrir, de mourir ; peur du néant, de Dieu, de l'enfer...

La peur indique ce que sera notre prochaine étape dans la foi, ce sur quoi il faudra travailler pour grandir. Or, toute peur est presque toujours un manque de confiance. Jésus veut que nous ne cédions pas à la crainte, car Dieu est amour : « Il n'y a pas de crainte dans l'amour, l'amour parfait chasse la crainte » (1 Jn 4, 18). Comme l'écrivait si bien Thérèse de Lisieux, un an avant son entrée dans la Vie : « C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour... Puisque nous voyons la voie, courons ensemble ».

La Parole qui sauve

Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri.

Mt 8, 8

L'aujourd'hui de Dieu

27^e dimanche du temps ordinaire C

Ha 1, 2-3; 2, 2-4 2 Tm 1,6-8,13-14 Lc 17, 5-10

Nous avons probablement déjà entonné ce refrain inspiré du psaume 94 : « Aujourd'hui, ne fermons pas notre cœur, mais écoutons la voix du Seigneur ». En écho, l'auteur de la lettre aux Hébreux a écrit : « Aussi longtemps que dure 'l'aujourd'hui' de ce psaume, encouragez-vous les uns les autres jour après jour » (He 3, 13).

Cet « aujourd'hui » jaillit de l'éternité. Dieu est tout entier présent dans notre aujourd'hui, puisqu'il est amour. Sa Parole crée toujours du neuf. La liturgie proclame continuellement cette action salvifique de Dieu qui est à l'œuvre en nous et dans l'histoire. Si Dieu a libéré les enfants d'Israël de l'esclavage en Égypte, si plus tard il a ressuscité Jésus d'entre les morts, il nous libère encore aujourd'hui et nous ressuscite nous aussi, « grâce à l'Esprit Saint qui habite en nous » (2 Tm 1, 14).

Ce mystère pascal célébré par la liturgie chrétienne nous enracine dans l'aujourd'hui de Dieu. Elle actualise le salut du Christ aujourd'hui. Nous nous laissons prendre par ce mystère du salut déployé au long de l'année liturgique sans en comprendre toute la teneur. Comment saisir Celui qui nous saisit de l'intérieur? Mais sa Parole nous sauve aujourd'hui, comme elle l'a fait pour Zachée et le bon larron : « Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison » (Lc 19, 9); « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis » (Lc 23, 43). Le croyons-nous vraiment? Sinon, nous pouvons toujours dire au Seigneur, à la suite des Apôtres : « Augmente en nous la foi » (Lc 17, 5).

La liturgie, école par excellence d'évangélisation, fait ce qui est dit. Par exemple, le ministre reprend la parole de Jésus pour aujourd'hui : « Ceci est mon corps... Faites ceci en mémoire de moi ». Le pain devient ainsi le Corps du Christ. Il est grand ce mystère de la foi. Nous faisons mémoire de la Pâque du Christ, et celle-ci devient présente : le sacrifice que le Christ a offert une fois pour toutes sur la Croix demeure toujours actuel. Chaque aujourd'hui devient ainsi « Jour du Seigneur ».

Nous n'avons qu'à être là, « serviteurs quelconques » (Lc 17, 10), mais combien nécessaires, pour célébrer Dieu. Nous accordons nos lèvres à notre cœur, nous nous éveillons à l'appel de Dieu qui retentit depuis le début de la Genèse, cette alliance qui traverse toute la Bible comme une promesse pour aujourd'hui. Nous reprenons le refrain du psaume, non par routine, mais comme on tient un bâton de pèlerin pour garder la route : « Aujourd'hui, ne fermons pas notre cœur, mais écoutons la voix du Seigneur ».

Ouvre-toi!

23^e dimanche du temps ordinaire B

Is 35, 4-7 Jc 2, 1-5 Mc 7, 31-37

Jésus se déplace beaucoup dans l'évangile de Marc; il a la Parole au corps. On le voit passer d'une rive à l'autre, allant vers les gens qui sont à l'extérieur des frontières et des synagogues. Il traverse les régions païennes, s'arrête parfois dans une maison, enseigne en plein air, s'émeut de compassion devant les gens qui sont comme des brebis sans pasteurs. Alors que tout le monde le cherche, il répond : « Partons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame la Bonne Nouvelle » (Mc 1, 38).

Cette Parole le conduit toujours plus loin, en ces lieux où son Père a rendez-vous avec l'humanité blessée. Aussi ressent-il souvent le besoin de se retirer à l'écart pour prier, refaire ses forces, avant de reprendre la route qui le mène vers sa Pâque, dans cette Jérusalem qui tue les prophètes.

Les pas sont énergiques lorsque la Parole balise le chemin. Jésus quitte la région de Tyr et s'en va en plein territoire païen où se poursuit sa mission. On lui amène un sourd-muet. Marc est le seul évangéliste qui rapporte cette guérison. Jésus emmène le malade à l'écart, lui touche les oreilles et la langue, lève les yeux au ciel et soupire : « *Effata!* », c'est-à-dire : « Ouvre-toi! » (Mc 7, 34). Il mêle le geste à la parole et au souffle pour libérer l'homme et manifester ainsi le Règne de Dieu.

Jésus demande le silence au miraculé; c'est le fameux secret messianique, si cher à Marc. Jésus ne veut pas que l'on se trompe sur son

identité de Messie. La pleine signification ne sera donnée qu'au moment de sa Passion et de sa Résurrection. Mais il est difficile de se taire devant tant de merveilles et de miracles. Le récit se termine par une belle profession de foi au Messie avec les mots empruntés au prophète Isaïe : « Il vient lui-même et va nous sauver. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds. Alors le boiteux bondira comme un cerf, et la bouche du muet criera de joie » (Is 35, 4-6).

Jésus rend libre et fait vivre de la vie même de Dieu. Ses miracles témoignent de la présence de Dieu qui sauve tout l'homme, accomplissant les lois de la nature, révélant l'intention de Dieu sur le monde et l'histoire. Tout comme les sacrements, les miracles sont des signes qui renvoient à Celui qui fait signe sur la croix.

Jésus nous invite à nous ouvrir à sa Parole et à le reconnaître comme Sauveur : « Ouvre-toi »! N'ayons pas peur de proclamer au monde, par nos paroles et nos gestes, cette Bonne Nouvelle du salut. Jésus a besoin de notre bouche, de nos mains et de nos pieds. Qu'il ouvre nos oreilles et délie nos langues pour que nous l'entendions dans les cris de ceux qui souffrent. Alors tout notre corps vibrera de cette compassion divine, en écho à la Parole qui sauve.

Le signe de la Trinité

7^e dimanche du temps ordinaire B

Is 43,18-19, 21-22, 24-25 2 Co 1, 18-22 Mc 2, 1-12

La première épître de saint Jean brille d'un tel éclat que sa lumière allège le cœur. Sa musique résonne longtemps en nous après l'écoute ou la lecture. Rien de mieux pour nous préparer à la Pentecôte que de méditer lentement ce poème au Verbe fait chair qui nous emporte loin dans le mystère de la Trinité. L'extrait que nous lisons au 7^e dimanche de Pâques est un bel exemple : «Dieu est amour : celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui» (1 Jn 4, 16).

La Parole retentit dans nos vases d'argile et habite notre invisible chez-soi. Depuis que nous sommes baptisés dans la mort et la résurrection du Christ, nous avons Dieu chevillé au corps. Nous sommes les temples de l'Esprit Saint, affirme saint Paul. Oui, Dieu demeure en nous, et il «nous donne part à son Esprit» (1 Jn 4, 13). Ainsi, nous pouvons vivre d'amour et attester que «le Père a envoyé son Fils comme Sauveur du monde» (1 Jn 4, 14).

Nous signifions que ce Dieu trois fois saint est inscrit dans notre chair par un rite tout simple : le signe de la croix. Faire le signe de la croix au début de la prière ou en ouvrant la Bible, que l'on soit seul ou en groupe, c'est marquer notre appartenance au Dieu Père, Fils et Esprit.

Dieu n'est pas une énergie cosmique impersonnelle mais un être de relation. Il nous aime personnellement et nous sommes ses enfants. Il existe selon trois manières d'aimer tout en restant unique. Le Père est tout l'amour

donné, le Fils tout l'amour reçu, l'Esprit tout l'amour partagé. Ce mystère, nous le confessons par ce beau rite du signe de la croix.

Au nom du Père, comme un doux baiser sur le front, l'amour créateur qui attire l'intelligence vers les réalités d'en haut. Au nom du Fils, comme une main guérissante sur le ventre, l'amour sauveur qui descend sur la terre pour nous rendre plus humains. Au nom du Saint-Esprit, comme un souffle puissant sur les épaules, l'amour sanctificateur qui travaille à la communion des personnes. Ce signe de la croix n'est pas un geste banal : il unit le ciel et la terre, rassemble l'humain et le divin à ce point central du cœur de Jésus, d'où jaillit sa grande prière pour les siens (Jn 17).

Ne faisons pas le signe de la croix comme si nous chassions les mouches. Ce geste fut celui de tous les saints et martyrs qui sont entrés dans la vie éternelle. Disons avec fierté : au nom du Père qui nous crée par amour, au nom du Fils qui nous porte avec amour, au nom de l'Esprit qui nous enfante à l'amour.

La route de la compassion

15e dimanche du temps ordinaire C

Dt 30, 10-14 Col 1, 15-20 Lc 10, 25-37

La Parole éternelle demande des gestes de compassion, comme le montre Jésus avec la parabole du bon samaritain où l'étranger se fait proche de l'homme blessé (Lc 10, 25-37). Ce bon samaritain représente le Christ, « l'image du Dieu invisible », où Dieu a voulu « tout réconcilier par lui et pour lui, sur la terre et dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix » (Col 1, 20). Jésus a noué à jamais amour de Dieu et amour du prochain.

Dieu est d'abord miséricorde et sa compassion découle de celle-ci. Plusieurs Pères de l'Église ont vu en ce bon samaritain Jésus lui-même qui se penche sur l'humanité blessée, bande ses plaies, la conduit à l'auberge, image de l'Église. L'expression « fut saisi de pitié » (Lc 10, 33) est uniquement appliquée à Jésus dans le Nouveau Testament. On traduit aussi par « ému de compassion », « pris aux entrailles ».

Jésus est souvent pris de compassion devant les foules affamées, les malades, les enfants, les lépreux, les exclus. Il risque sans cesse la compassion en portant sur lui la misère de l'autre, en faisant un geste qui soulage et qui sauve, comme ce bon samaritain qui prévoit même le superflu : « Prends soin de lui; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai » (Lc 10, 35).

On comprend que cette parabole fit la joie de Mère Teresa, si proche de tout être humain. Mais une question demeure : « Qui donc est mon prochain » (Lc 10, 29)? Il mange souvent à notre table, comme Jésus à Emmaüs. Nous

sommes appelés à être le bon samaritain de notre conjointe ou conjoint qui souffre, de l'un de nos enfants qui se sent abandonné, du voisin qui a perdu son emploi... Passerons-nous sans nous approcher d'eux, sans les voir, sans panser leurs blessures par une parole agréable ou un sourire, sans les aimer comme Dieu les aime, gratuitement?

Et si nous faisons aussi office du bon samaritain pour nous-mêmes. Chacun n'est-il pas blessé quelque part, mais aimé de Dieu? « Ne crains pas, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu m'appartiens » (Is 43, 1).

Que la parole de Dieu qui sauve, présente dans notre bouche et notre cœur, nous aide à vivre sa loi d'amour, pour nous-mêmes et les autres.

Si tu crois

5 dimanche du carême A

Ez 37, 12-14 Rm 8, 8-11 Jn 11, 1-45

Lazare gît au tombeau depuis quatre jours. Jésus est bouleversé par la mort de son ami. Il est rempli de compassion devant le chagrin de Marthe et Marie. Il comprend leurs reproches, leur douleur. « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort » (Jn 11, 32). Son émotion est profonde, il se fait proche d'elles. Les larmes lui montent aux yeux, « le sang des plaies de l'âme », écrivait Grégoire de Nysse.

Nous pleurons nous aussi devant tant de morts et de souffrance qui jalonnent nos vies. Un voisin qui se suicide, un enfant qui divorce, une jeune qui avorte, un collègue de travail enfermé dans sa tour d'ivoire, un conjoint atteint d'un cancer, un couple incapable d'avoir un enfant, un membre de la famille atteint d'une maladie mentale, un autre qui se meurt de fatigue ou d'ennui, un ami qui vient de perdre son emploi, un peuple accablé par un désastre... « Seigneur, si tu avais été là... »

« Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (Jn 11, 41), nous répond Jésus. Ézéchiél avait déjà prophétisé cette gloire à venir : « Je vais ouvrir vos tombeaux et je vous en ferai sortir » (Ez 37, 12). « Si tu crois... » Tel est donc le secret : une foi à toute épreuve. Si tu crois vraiment, tu vas d'abord prier. Jésus le sait bien, qui lève les yeux au ciel et dit : « Père je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je savais bien, moi, que tu m'exauces toujours, mais si j'ai parlé, c'est pour cette foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé » (Jn 11, 41-42).

Cette confiance de Jésus en son Père est plus forte que la mort. Sa prière devient un cri : « Lazare, viens dehors » (Jn 11, 43). Jésus appelle chacun par son nom et invite à renaître, à aller dehors, à sortir bras nus dans la lumière. Oui, sortir de nos tombeaux d'hiver qui enferment toute relation, enlever le linceul qui nous empêche de voir le printemps, couper les bandelettes qui nous momifient, courir vers le Ressuscité qui nous fait passer de la mort à la vie. « Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra... Crois-tu cela? » (Jn 11, 25-26).

En Jésus, nous ne sommes pas des morts vivants, si tu crois. Nos ossements ne sont pas desséchés, si tu crois. Le Vivant nous redonne toujours un nouveau souffle, puisque l'Esprit de Dieu habite en nous et que nous nous appuyons sur cette promesse, belle à en pleurer de joie : « Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous » (Rm 8, 11). Crois-tu cela?

Voir Jésus

5^e dimanche du carême B

Jr 31, 31-34 He 5, 7-9 Jn 12, 20-33

Dans l'Évangile du 5^e dimanche du carême B, Jean met en scène des Grecs en pèlerinage à Jérusalem pour la Pâque. Ils demandent à Philippe : «Nous voudrions voir Jésus» (Jn 12, 21). Tout commence dans la vie chrétienne par cette volonté de voir Jésus, de le rencontrer et de l'aimer.

Ce « Nous voudrions voir Jésus » me rappelle Thérèse d'Avila, qui, à l'âge de sept ans, s'enfuit de la maison pour combattre au pays des Maures afin de mourir et voir Dieu au ciel. Le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus coiffa sa Somme de théologie mystique de ce désir thérésien : « Je veux voir Dieu ». Voir et croire commencent toujours par le désir.

Voulons-nous voir Dieu à l'approche de la Semaine Sainte? Il nous donne rendez-vous dans sa Passion, le croyons-nous vraiment? Le Dieu Père, Fils et Esprit nous attend au cœur de notre désir. Il a soif de nos soifs, il désire notre désir d'aimer, il veut que nous lui appartenions sans partage. Ne ravissons pas à Dieu la joie de nous aimer!

Jésus est le chemin qui relance notre quête, notre soif, notre désir vers le Père. Par lui, nous pouvons voir Dieu sans mourir : «Qui m'a vu a vu le Père» (Jn 14, 9). Ce désir de voir Dieu, si ancré dans le cœur de l'être humain, est comblé en Jésus, le visage du Père. En lisant sa Parole, nous le voyons. Et qui voit Jésus, voit aussi l'Église, corps et sacrement du Christ. Nos yeux s'ouvrent alors sur Pâques, le printemps de Dieu. «L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'être glorifié» (Jn 12, 24).

Jérémie avait déjà déclaré que le Seigneur conclurait une alliance nouvelle, inscrite au fond des cœurs : « Je mettrai ma Loi au plus profond d'eux-mêmes; je l'inscrirai dans leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple » (Jr 31, 33). Cette alliance, scellée dans le sang du Christ, est devenue pour les croyants «la cause du salut éternel» (He 5, 9). C'est lui l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde et qui nous fait renaître de nouveau. Par ses blessures, nous sommes guéris : nous voyons et nous croyons. De la mort librement consentie jaillit la vie éternelle : «quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes» (Jn 12, 32). C'est dans la foi que nous voyons ce Jésus, élevé dans la gloire, qui nous attire à lui.

Ainsi, le grain de blé tombé en terre donne beaucoup de fruit. Nous n'ensemencions pas nos jardins avec des grains pourris. C'est parce qu'ils sont vivants qu'on les jette en terre. Jésus est vivant! Le poète québécois Félix Leclerc avait raison de chanter : « C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans ».

Kyrie eleison

30^e dimanche du temps ordinaire B

Jr 31, 7-9 He 5, 1-6 Mc 10, 46-52

Le cri de Bartimée nous interpelle encore aujourd'hui : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi » (Mc 10, 47). Personne n'arrivera à faire taire la supplication confiante du mendiant aveugle assis au bord de la route qui hurle ainsi sa détresse vers le Dieu fait homme : « Mais il criait de plus belle : « Fils de David, aie pitié de moi! » (Mc 10, 48). Sa prière dérange les bien-pensants, ébranle les murs de Jéricho, touche Jésus qui va exaucer sa demande : « Va, ta foi t'a sauvé » (Mc 10, 52).

Cette prière du cœur a traversé les siècles et inspiré les saints. Le fameux Pèlerin russe en a fait la respiration de sa vie. La prière du nom de Jésus lui a ouvert les yeux, les remplissant de larmes à cause de l'immense compassion qui l'envahissait pour tout le cosmos. Jésus, ce nom plus doux que le miel, disait saint Bernard, nous accompagne même dans le sommeil, car « Dieu comble son bien-aimé quand il dort » (Ps 126, 2).

L'Église prolonge ce cri dans son « Kyrie eleison », « Seigneur, prends pitié ». Le grec *eleison* vient du mot miséricorde (*eleos*) qui, en latin (*miser cordia*), signifie un cœur sensible à la misère. Cette prière litanique, reprise par les plus grands compositeurs, est chargée de toute la misère du monde et de l'espérance au Christ ressuscité.

La musique évolue, le cri demeure le même. Du chant grégorien aux chants orthodoxes, des messes d'hier à celles d'aujourd'hui, le *Kyrie eleison* est

toujours porté par l'Esprit Saint qui « gémit dans les douleurs de notre monde le nom du Père » (Patrice de La Tour du Pin).

Nous reprenons ce cri au début de la messe, à la préparation pénitentielle, qui ne forme pas un rite à lui tout seul, mais fait partie d'un ensemble rituel que *l'Ordo missae* appelle « l'ouverture de la célébration ». Il ne s'agit pas tant de se regarder soi-même que de regarder le Seigneur Jésus qui prend pitié. Il nous aime jusqu'à se donner dans sa Parole et son Pain; il a soif de notre amour.

S'il y a examen de conscience, il est plein d'espérance et de confiance. Ce moment est à la conversion plus qu'à la confession. « Confiance, lève-toi; il t'appelle » (Mc 10, 49). Ce n'est pas le temps de s'accuser de nos manquements avec tristesse mais celui de plonger dans le cœur d'un Dieu Père, Fils et Esprit, qui agit envers nous avec compassion.

À la fin de la messe, les chemins de miséricorde restent à inventer. Pussions-nous, comme l'aveugle Bartimée, ouvrir notre cœur à tout l'amour qu'il y a dans le cœur de Dieu, et suivre « Jésus sur la route » (Mc 10, 52).

Zachée le Grand

31^e dimanche du temps ordinaire C

Sg 11, 22-12, 2 2 Th 1,11-2, 2 Lc 19, 1-10

C'est la fête dans le cœur de Zachée. Il a rencontré Jésus, celui dont tout le monde parle. Il a fallu vaincre bien des obstacles : la foule qui s'interposait entre Jésus et lui, son incapacité de le voir à cause de sa petite taille, sa réputation de chef des collecteurs d'impôts, sa richesse. Mais cet homme inquiet et curieux avait un grand désir : «il cherchait à voir qui était Jésus» (Lc 19, 3). C'est par ce désir que Jésus va se frayer un chemin jusqu'à lui, l'invitant à prendre le beau tournant du salut : «Aujourd'hui, il faut que j'aille demeurer chez toi» (Lc 19, 5).

Qu'il est attachant ce personnage évoqué par Luc. On retrouve chez lui tant de candeur et de grandeur. Son désir de voir Jésus est plus fort que tout. Faisant fi de son rang social, il court et grimpe sur un sycomore comme un gamin. Jésus l'aperçoit. Il a soif de son amour, de son salut. «Aujourd'hui, il faut...» Et Zachée qui pensait voir est d'abord vu. Il n'y a rien de trop petit pour Jésus. Et de l'exclu, il en fait un hôte. C'est l'aujourd'hui du salut de Dieu. On comprend que Zachée jubile : «Vite, il descendit, et reçut Jésus avec joie» (Lc 19, 6).

Le salut va entrer dans cette maison parce qu'il y a eu échange de deux désirs, de deux regards. Certes, les gens récriminent de voir Jésus loger chez un pécheur. Ils sont trop grands pour bien voir Jésus et être vus par Lui. Zachée n'a que faire de ce qui se passe à l'extérieur. Son cœur est complètement chamboulé. Il se laisse transformer par Jésus. Son regard s'intériorise, devient pure écoute de la Parole.

Homme pratique, Zachée s'exécute rapidement. Pour montrer que sa conversion est sérieuse, il fait don aux pauvres de la moitié de ses biens. Jésus ne lui demande pas de tout donner. Il est touché par cette aumône pratiquée avec tant de repentir. Et Jésus tout en joie de déclarer à tous : «Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison» (Lc 19, 9). Si le salut vient de Dieu, l'homme l'accueille par la conversion. Et cette conversion s'exprime par des œuvres de miséricorde, surtout envers les plus pauvres.

Zachée a fait la joie du Fils de l'homme en se laissant regarder et aimer par Lui, qui «est venu chercher et sauver ce qui était perdu» (Lc 19, 10). À nous aussi d'être les hôtes du Ressuscité. Il désire tellement demeurer dans nos maisons : «Voici, je me tiens à la porte et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi» (Ap 3, 20).

Donnez-moi de l'oxygène

33^e dimanche du temps ordinaire B

Dn 12, 1-13 He 10, 11-14, 18 Mc 13, 24-32

Dans l'une de ses chansons, l'interprète Diane Dufresne hurlait : « Donnez-moi de l'oxygène ». Ce cri nous monte peut-être à la bouche lorsqu'on entend Jésus parler de sa seconde venue en termes apocalyptiques : le soleil qui s'obscurcit, la lune qui perd son éclat, les étoiles qui tombent du ciel (Mc 13, 24-32). Il y a de quoi nourrir les imaginations et aligner les dates. Pourtant Jésus a bien spécifié que nul ne connaît le jour et l'heure de sa venue, sinon le Père.

Nous sommes ici au cœur du discours eschatologique, de ces textes qui évoquent la fin des temps. À noter qu'on ne parle pas de la fin du monde mais du retour du Christ et de sa victoire finale. L'évangéliste Marc ne veut pas faire peur à ses lecteurs mais les rassurer, les mettre en garde contre la peur qui paralyse. Le Christ ressuscité sera manifesté aux élus : « Alors on verra le Fils de l'homme venir sur les nuées avec grande puissance et grande gloire » (Mc 13, 26). Le monde nouveau sera enfin arrivé; ce sera la victoire définitive de Dieu sur le mal. Il y a de quoi se réjouir car Dieu réalise toujours ses promesses. Il tient parole, aussi vrai que l'été est proche lorsque les feuilles du figuier sortent des branches gonflées de sève. Sa parole sauve : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas » (Mc 13, 31).

Quand et comment cela arrivera-t-il? L'important n'est pas de savoir quand et ce qui va arriver que de se préparer à ce qui s'annonce; le retour glorieux de Celui qui viendra et sa victoire contre les forces du mal. Ne

perdons pas notre temps à deviner la date de son retour, mais soyons attentifs à témoigner de sa présence dans notre monde. Veillons et prions! La victoire du Christ est déjà commencée, même si nous nous arrêtons trop souvent aux images d'horreur.

Dieu est proche de ceux qui sont dans la détresse. Il veille sur chacun de nous et il viendra pour la consolation des siens. L'antienne d'ouverture de la messe du 33^e dimanche résume bien cette espérance qui nous fait croire en l'avenir : « Mes pensées, dit le Seigneur Dieu, sont des pensées de paix et non pas de malheur » (Jr 29, 11).

Vers 164 avant Jésus-Christ, le prophète Daniel proclamait que ceux qui dormaient dans la poussière s'éveilleraient pour la vie éternelle. C'est le premier texte biblique à présenter clairement la résurrection des morts. Mais nous, qui connaissons Jésus et avons foi en sa résurrection, quelle est notre espérance? Le monde a tant besoin de cet oxygène pour renaître. N'entendez-vous pas sa clameur et son cri : Donnez-nous de l'espérance.

La Parole qui met en route

Les deux disciples entendirent cette parole, et ils suivirent Jésus.

Jn 1, 37

Allumer une étoile

Épiphanie du Seigneur

Is 60, 1-6 Ep 3, 2-3, 5-6 Mt 2, 1-12

Les Mages arrivèrent fatigués à Jérusalem. Ils avaient marché plusieurs jours sur les routes poussiéreuses d'Orient. Habités à scruter les astres, ils cherchaient à résoudre l'énigme de leur quête. Ils demandèrent à des passants, en les fixant dans les yeux pour se faire bien comprendre : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu se lever son étoile et nous sommes venus nous prosterner devant lui » (Mt 2, 2). Comme réponse, toujours le même silence, aussi mystérieux que celui de la nuit.

Hérode, qui avait eu vent de leur arrivée, les convoqua discrètement et les envoya à Bethléem, où, selon la prophétie, devait naître le Messie. « Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant. Et quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi pour que j'aie moi aussi me prosterner devant lui » (Mt 2, 8). Hérode craignait tellement de possibles rivaux, qu'il voulait éliminer dès maintenant cet enfant roi.

Les Mages reprirent la route avec l'étoile en tête, la gardant dans leur cœur, sous leurs longues capes. N'avaient-ils pas tout quitté pour elle : femmes, enfants, maisons? L'obscurité déroulait sa longue nappe sur leurs pas méditatifs. « La nuit est nécessaire pour que l'étoile nous livre son secret et que la lumière brille sur les nations », se disaient-ils en marchant. Pendant qu'ils devisaient, ils entendirent au loin des lamentations. Ils coururent et virent un homme à moitié mort sur le bord de la route. Saisis de pitié, ils pansèrent ses plaies, chargèrent le blessé sur un dromadaire, le conduisirent dans une auberge, offrirent de l'or à l'aubergiste pour qu'il prenne bien soin de lui.

La nuit était déjà avancée lorsqu'ils repartirent vers Bethléem. Ils croyaient s'être perdus, lorsque leur étoile réapparut dans le ciel. Une grande joie les inonda. Leurs pas devinrent plus légers, leurs corps plus aériens, leurs visages plus jeunes, comme si l'Enfant de Bethléem rayonnait déjà sur eux. Quelle ne fut pas leur surprise en voyant une deuxième étoile qui brillait avec grand éclat au-dessus du lieu où se manifestait la présence de Dieu parmi les hommes.

Lorsque les Mages virent l'enfant avec Marie et Joseph, ils se prosternèrent devant lui pour l'adorer, comme ils s'étaient penchés avec compassion sur la misère de l'homme blessé. Dieu et l'homme étaient désormais si intimement liés dans la même aventure que toucher l'un c'était toucher l'autre. Depuis cette nuit unique où l'Amour s'est abaissé dans le ciel de notre âme, les étoiles de la miséricorde scintillent par milliers.

La procession des lumières

Présentation du Seigneur au Temple

MI 3, 1-4 He 2, 14-18 Lc 2, 22-40

Déjà quarante jours que Jésus est né. En Juifs pieux, Marie et Joseph vont au temple pour accomplir la loi de Moïse : la purification de la mère et la consécration à Dieu de tout premier-né mâle.

Les parents s'avancent en silence dans le temple et offrent au prêtre deux tourterelles, ou bien est-ce deux jeunes colombes ? Le prêtre accueille l'humble offrande, fait sur la jeune mère le rite d'absolution, consacre l'enfant. Dieu en son Fils se soumet à la Loi pour nous en délivrer et faire de nous ses enfants bien-aimés. Ainsi s'achève la première procession de la nouvelle Alliance. Les temps sont accomplis.

Soudain, surgit un homme de l'ancienne Alliance, un veilleur des temps nouveaux qui va enfin voir l'aube nouvelle du salut, un juste poussé par l'Esprit Saint qui va chavirer dans une autre histoire. Le vieux Syméon nous représente dans cette procession qui prend l'allure d'une rencontre de Dieu. Il prend le premier-né dans ses bras, exulte de cette visitation, voit enfin Celui qui va apporter le salut à tous les peuples. Est-il aveuglé par la Lumière des nations qui le brûle de l'intérieur et qui émerveille Marie et Joseph ?

« Maintenant, ô Maître, tu peux laisser ton serviteur s'en aller dans la paix, selon ta parole. Car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples : lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple » (Lc 2, 29-32).

La procession s'arrête. De joyeuse, elle devient douloureuse. Syméon bénit les parents et révèle à la mère que son enfant sera un signe de division et qu'une épée transpercera son cœur. La croix se profile à l'horizon. Chacun aura à se prononcer pour ou contre l'Envoyé de Dieu. Les pensées secrètes seront dévoilées.

Une vieille prophétesse s'approche du couple et se glisse dans la procession. Anne proclame les louanges de Dieu et parle de l'Enfant à ceux qui cherchent la lumière.

Depuis ce jour de la Présentation de Jésus au temple, plusieurs sont partis à la rencontre du Fils bien-aimé. La procession est devenue la fête des chandelles, la Chandeleur, ce cortège des cierges bénis où la flamme réchauffe les âmes qui tremblent de joie et d'espérance.

La procession continue aujourd'hui. Des gens marchent, le cierge à la main. Ils sont de tous les chemins et de tous les carrefours. Ils ont faim et soif du Dieu fait enfant, présent parmi eux, à la table de la Parole et du Pain. Qu'elle est belle cette procession des baptisés, où nous sommes invités à nous offrir avec le Christ, Lumière du monde ! Et nos vies se consomment comme la cire des cierges, et l'Esprit nous rallume depuis qu'il se répand comme des langues de feu.

La palme ou la croix

Dimanche des Rameaux C

Is 50, 4-7 Ph 2.6-11 Lc 22, 14-23, 56

Chaque carême, l'Église nous propose de faire avec Jésus un pèlerinage intérieur de quarante jours. Nous retournons aux sources de l'histoire du salut. Nous rencontrons différents personnages, visitons des lieux de la Palestine, avec en prime une véritable catéchèse baptismale.

Ces rencontres avec le Fils de Dieu, de dimanche en dimanche, nous éclairent sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes, des enfants bien-aimés du Père. Chaque récit des cinq dimanches du carême nous dévoile un grand symbole que nous retrouvons dans la Semaine sainte, surtout la Veillée pascale, sommet de l'année liturgique : la parole, la lumière, l'eau, la vie, la résurrection.

La Parole nous met de nouveau en route au début de la Semaine sainte. Elle a déjà appelé nos pères et nos mères dans la foi, ouvrant en eux un chemin d'avenir. Ils ont entendu son appel, comme un signal à se lever, un appel à prendre la route. Nous reprenons ce pèlerinage de la vie, concentré en une semaine, sachant que le vrai sanctuaire est à l'intérieur de nous. Chaque être humain n'est-il pas une route sacrée qui mène à Dieu? Et, à notre insu, c'est le chemin qui nous fait. Suivons le Maître.

Jésus marche «en avant de ses disciples» (Lc 19, 28), tel un chef qui sait où il va. Il entre à Jérusalem devant la foule en liesse, mais il vient surtout vers nous, avant de passer de ce monde à son Père. Comment acclamer notre roi-

pèlerin en ce dimanche des rameaux, si nous n'entrons pas avec Lui dans sa Passion?

L'ambiance est à la fête. La procession se met en branle. Les fidèles portent les rameaux d'olivier, les palmes, les branches de sapin, selon les pays. Plusieurs les apporteront chez eux, certains penseront même que ces objets peuvent protéger leurs maisons, éloigner les esprits mauvais. C'est verser dans la superstition et passer à côté du sens profond de cette célébration.

Les palmes, rameaux, branches d'arbres, bénis et portés durant la procession, doivent être conservés non pas comme des amulettes, mais comme un rappel de notre foi dans le Christ, qui « a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts ».

Le Christ est vivant. Mais pour le connaître avec toute la puissance de sa résurrection, nous sommes appelés à communier à ses souffrances, à passer par la croix. Comment être configurés à sa gloire si nous ne le sommes pas à sa douleur? Quarante jours de prière, de jeûne et d'œuvres de miséricorde, c'est bien peu pour communier à la souffrance de Dieu et à sa victoire pascale.

Car Dieu souffre... François Varillon, Maurice Zundel et tant d'autres grands spirituels nous l'ont assez dit. Comment ressembler au Christ si nous ne sommes pas affectés par les fléaux sociaux, les suicides, la pédophilie, les viols, les guerres, les trahisons, les tortures, les maladies, les injustices, les foyers brisés, les meurtres? Jésus a tout pris sur lui dans sa Passion : la misère humaine, les cris du monde, le sang répandu de tant d'innocents.

La Semaine sainte est celle de toutes les soifs. Nous ne comprendrons vraiment Jésus que si nous communions à son cri : « J'ai soif ». Mais il a soif de quoi et de qui, si ce n'est d'amour et de nous. Laisserons-nous perdre son cri dans l'oubli? Étanchons la soif de Jésus en nous offrant, en épousant sa croix.

Qu'elle soit le compagnon de nos insomnies et de nos pauvres oraisons de Gethsémani, avec Marie, la Mère de la compassion.

La croix de Jésus sauve et rend libre. Plus qu'un signe ostensible, elle est la charpente qui soutient tout en notre corps. À cause d'elle, nous remportons la palme de la vie éternelle.

De pèlerins à disciples

3^e dimanche de Pâques A

Ac 2, 14, 22-33 1 P 1, 17-21 Lc 24, 13-35

Le récit des disciples d'Emmaüs est celui que je préfère dans la Bible. Les dimensions poétique, pédagogique, théologique et liturgique de ce texte de Luc m'enchantent. L'essentiel de la foi y est dit avec beaucoup de fraîcheur en termes de rencontre et de reconnaissance. Le Christ est un compagnon de route qui marche avec nous et qui se révèle par le partage de la parole et de son pain. On comprend que cette scène de l'Évangile ait pu inspirer tant d'écrivains et de peintres. L'Abbé Pierre en a fait l'œuvre de sa vie : « Emmaüs ».

Ce passage évangélique est toujours d'actualité notamment par sa charge poétique. Que de symboles nous parlent encore aujourd'hui : la route, la désillusion de Cléophas, le lent réchauffement par la Parole, le soir qui approche, le repas à la maison, la fraction du pain, l'ouverture des yeux, le retour à la communauté.

Nous refaisons le chemin d'Emmaüs à chaque rencontre inattendue du Christ sur nos routes de doute et de partage. Et l'on se surprend à prier : « Reste avec nous : le soir approche et déjà le jour baisse » (Lc 24, 29). Le poète Patrice de La Tour du Pin a mis Emmaüs au cœur de sa vie et de son œuvre, comme en témoigne son hymne à l'office du soir de Pâques : « Que cherchez-vous au soir tombant / Avec des cœurs aussi brûlants?... Doucement il ouvre nos yeux, / Car rien n'est impossible à Dieu, / Puisqu'il se donne ».

On a déjà pensé que les disciples d'Emmaüs formaient un couple, ce qui explique que le nom de la deuxième personne, une femme, n'est pas donné. Lire ce texte sous cet angle prend une tournure intéressante. Mais la place n'est-elle pas laissée libre pour chaque croyant? Le récit nous invite à reconnaître Jésus en favorisant une pédagogie de cheminement, de questionnement, d'interprétation, d'écoute, de célébration et d'engagement.

Ce chef-d'œuvre littéraire et théologique évoque le Christ ressuscité qui nous réchauffe par sa Parole et nous héberge dans sa vie. « Il est vivant » (Lc 24, 23), telle est la pointe du récit. Il est vivant dans nos quêtes de sens, sur nos routes joyeuses et souffrantes, aux repas et à la maison, dans le dialogue et l'hospitalité.

Notre réponse au Christ ne peut être qu'eucharistique. Nous le reconnaissons dans la foi à la fraction du pain et nous devenons « eucharistie ». Nourris de son corps, nous nous levons et nous retournons dans l'Église et le monde, le faisant apparaître par notre parole joyeuse et le service d'amour. Nous prenons la route parce que le Christ nous prend à sa suite. Nous passons de pèlerins à disciples.

Je suis le Chemin

5 dimanche de Pâques A

Ac 6, 1-7 1 P 2, 4-9 Jn 14, 1-12

Le chapitre 14 de saint Jean est le premier discours d'adieu de Jésus. Les paroles qu'on prononce à la fin de sa vie prennent un caractère particulier : on tente de résumer en quelques mots le mystère de son être et de sa vie. Il en est souvent ainsi pour les grands saints comme pour les gens ordinaires.

Pas étonnant que les dernières paroles de Jésus se construisent autour du thème du voyage; c'est l'heure où il passe de ce monde à son Père. Il veut rassurer ses disciples devant la perspective de sa mort prochaine : « Je pars vous préparer une place. Quand je serai allé vous la préparer, je reviendrai vous prendre avec moi; et là où je suis, vous serez aussi » (Jn 14, 2-3). Tout un voyage en perspective! Le détail du parcours reste inconnu, la foi en donne seulement les grandes lignes. Le chemin se fait en marchant.

Jésus se présente comme un guide qui conduit ses disciples vers le Père. Tout son ministère est présenté comme un long voyage vers Jérusalem. Il ne dédaigne pas enseigner en chemin, comme le faisait Socrate, en posant des questions. On l'a vu avec les deux pèlerins d'Emmaüs. Ce compagnon de route inattendu aime s'approcher de nous et nous partager sa parole pour relancer notre espérance. « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6). C'est ainsi qu'il répond à Thomas lorsque celui-ci lui dit qu'il ne connaît pas le terme du voyage, encore moins le chemin.

Jésus passe alors du voyage au chemin en parlant de ce qui lui tient à cœur : son Père. Aussi est-il surpris lorsque Philippe lui demande : « Montre-

nous le Père » (Jn 14, 8). Il répond, étonné : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe » (Jn 14, 9). Il avait aussi réprimandé les disciples d'Emmaüs pour leur manque de foi : « Vous n'avez donc pas compris! Comme votre cœur est lent à croire tout ce qu'on dit les prophètes » (Lc 24, 25)!

Jésus est pourtant clair. Pour aller au Père, il faut passer par lui. Sa mission profonde est de nous révéler le Père. Il est le chemin qui dévoile la vérité menant à la vie, c'est-à-dire au Père. Il va mourir comme il a vécu, en nous révélant l'amour du Père. « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9).

Nous sommes des nomades et des pèlerins ici-bas. Choisir Jésus, c'est le suivre dans son voyage vers le Père. Aujourd'hui, avec lui, prenons position pour la vie et la vérité. Il nous donne son Esprit pour accomplir les mêmes œuvres d'amour que lui. Et cela se vit à petits pas, chemin faisant.

Faire route avec Jésus

14^e dimanche du temps ordinaire C

Is 66, 10-14 Ga 6, 14-18 Lc 10, 1-20

Jésus avait envoyé les Douze proclamer le Règne de Dieu : « N'emportez rien pour la route » (Lc 9, 3). Il reprend ce discours en l'élargissant aux soixante-douze disciples, en référence aux soixante-douze peuples de la terre, selon la tradition juive. La mission d'annoncer l'Évangile de la paix devient donc universelle, elle est le bien de toute l'Église, et elle s'adresse à toutes les nations. « Il les envoya deux par deux... Allez! Je vous envoie... Ne vous attardez pas en salutations sur la route... Dites d'abord : 'Paix à cette maison' » (Lc 10, 1-5).

Ce thème de la route est omniprésent dans l'Évangile de Luc et dans les Actes des Apôtres. Jésus naît quasiment en route, à Bethléem, puis ce sont les pèlerinages au Temple, son ministère sur les chemins de la Galilée, la grande montée vers Jérusalem, où il ouvre le chemin du salut. Après sa résurrection, il marche avec les pèlerins d'Emmaüs et leur explique les Écritures. « Reste avec nous », disent-ils, tant leurs cœurs étaient brûlants en chemin, jusqu'à ce que leurs yeux s'ouvrent à la fraction du pain : « À l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les onze Apôtres et leurs compagnons, qui leur dirent : C'est vrai! Le Seigneur est ressuscité » (Lc 24, 33, 34). Plusieurs d'entre eux reprendront la route, de Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre. La communauté chrétienne naissante sera même appelée « la voie » (Ac 9, 2), tant la vie chrétienne est un voyage, un pèlerinage, et le disciple du Christ un compagnon de route, un pèlerin de l'espérance.

Accompagner Jésus, c'est toute une marche, une aventure, une pâque. L'important est de rester en chemin, tendu en avant vers le Christ en route qui recommande de voyager léger. Peu importe le trajet, l'essentiel est d'y aller, de témoigner, pas à pas, au jour le jour. La force de la mission reposera toujours sur le témoignage de vie, habité de l'Esprit de Jésus. Ce témoignage actualise la Parole rayonnante du Vivant qui nous fait passer de pèlerins à disciples, de la route à la table eucharistique.

La route du Christ croise les rues de notre monde qui n'est pas perdu mais à sauver. Le Ressuscité marche toujours avec nous pour nous aider à vivre l'Évangile au quotidien, en famille et en communauté, au travail et pendant les loisirs. Il est « le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6). La route pour aller à lui passe toujours par l'amour et le service de l'autre.

La Parole qui nourrit

Heureux les invités au repas des
noces de l'Agneau !

Ap 19, 9

Se purifier pour renaître

1^{er} dimanche du carême C

Dt 26, 4-10 Rm 10, 8-13 Lc 4, 1-13

Le jeûne a perdu son mordant dans l'Église catholique. Gandhi l'a remis sur la carte au siècle dernier et en a fait une expérience de vérité, donc d'humilité. Des cliniques de jeûne ont pris le relais en proposant des cures de santé. Du jeûne thérapeutique, on est passé au politique avec les grèves de la faim. Ces jeûnes remettent en question nos sociétés d'abondance puisqu'on n'y consomme rien, si ce n'est de l'eau.

Le Carême est le temps de la purification et de la conversion. Il s'ouvre sur le jeûne de Jésus. Ce jeûne de longue durée découle d'un appel de l'Esprit : «Jésus fut conduit par l'Esprit à travers le désert où, pendant quarante jours, il fut mis à l'épreuve par le démon» (Lc 4, 1-2). Il confronte l'Adversaire avec les armes tranchantes de la prière, du jeûne et de la Parole de Dieu qui le soutiennent dans les tentations, car «ce n'est pas seulement de pain que l'homme doit vivre» (Lc 4, 3). La Parole devient sa nourriture. Ce jeûne prépare Jésus à sa mission. Ainsi, il retourne en Galilée pour annoncer l'Évangile, «avec la puissance de l'Esprit» (Lc 4, 14).

Le jeûne chrétien est donc action de l'Esprit et préparation à la mission d'évangélisation. Il est aussi expérience pascale, où nous nous incorporons au Christ ressuscité en passant par ses souffrances. Nous nous purifions pour mieux renaître en Jésus. Le jeûne est surtout attente de l'Époux, puisqu'il nous est enlevé depuis l'Ascension. La faim corporelle n'est là que pour orienter le jeûneur vers une autre faim, plus spirituelle, celle de la Parole, celle du Christ et de son retour.

Ce jeûne chrétien, qu'il soit de courte ou de longue durée, est intimement lié à la prière et à l'aumône, aux œuvres de miséricorde. Sa valeur ne dépend pas de sa durée, mais de l'Esprit qui l'anime. Il est d'abord intérieur avant d'être extérieur, solidaire et intercesseur. Pour saint Augustin, le jeûne et l'aumône sont les deux ailes de la prière. Nous retrouvons d'ailleurs ce trinôme prière-jeûne-aumône dans toutes les grandes religions.

Le jeûne n'est pas une compétition ou une performance, mais un repos et une grâce. Le corps se refait, l'esprit se fortifie, l'âme s'abandonne. Ce n'est pas un châtement ou une privation d'être, mais une libération, une accession à ce que nous sommes vraiment, des enfants de Dieu (Lire mon carnet de jeûne, *Se purifier pour renaître*, Presses de la Renaissance, 2004).

Dans sa Règle, saint Benoît parle d'aimer le jeûne. En effet, c'est en l'aimant que nous pouvons mieux le redécouvrir et le vivre dans la confiance et dans la joie. «Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu... Ton Père voit ce que tu fais en secret : il te le revaudra» (Mt 6, 16-17).

La paix soit avec vous

3^e dimanche de Pâques B

Ac 3, 13-15, 17-19 1 Jn 2, 1-5 Lc 24, 35-48

Jésus ressuscité se tient au milieu de ses disciples craintifs. Pour les rassurer, il leur donne ce qu'il a et ce qu'il est : «La paix soit avec vous» (Lc 24, 36). Ils n'en reviennent pas de le voir en chair et en os. Jésus leur demande simplement : «Avez-vous ici quelque chose à manger?» (Lc 24, 41). Un morceau de poisson grillé fera l'affaire. Puis, il instruit ses amis et leur ouvre «l'esprit à l'intelligence des Écritures» (Lc 24, 45). L'Esprit de la Pentecôte fera le reste.

À la messe, deux tables sont aussi dressées pour nourrir l'assemblée : la table de la parole et la table eucharistique. Ces tables sont si liées qu'elles forment un seul acte de culte. Le Christ est réellement présent dans sa parole et dans les espèces eucharistiques. Il est aussi présent dans l'assemblée elle-même et dans la personne du ministre. Ces quatre modes de sa présence sont porteurs d'une paix qui est une vraie nourriture pour l'âme et que le monde ne peut pas donner.

La paix est un fruit de la résurrection. Elle est évoquée plusieurs fois lors de la célébration eucharistique. Dès l'ouverture, le ministre salue ainsi l'assemblée : «Que Dieu notre Père et Jésus Christ notre Seigneur vous donnent la grâce et la paix». Au Gloire à Dieu, nous chantons : «Paix sur la terre aux hommes qu'il aime». À la prière eucharistique III, nous demandons cette paix pour le monde : «Et maintenant, nous te supplions, Seigneur; par le sacrifice qui nous réconcilie avec toi, étends au monde entier le salut et la

paix». Même demande après le Notre Père : «Délivre-nous de tout mal, Seigneur, et donne la paix à notre temps».

Le ministre prie de nouveau pour la paix : «pour que ta volonté s'accomplisse, donne-lui toujours cette paix»... Il invite alors l'assemblée à l'échange de la paix : «Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous». Nous exprimons parfois cette paix par une poignée de main, une accolade, un baiser... Ces gestes de paix se font avant la fraction du pain, où nous sommes appelés à devenir ce que nous sommes, le corps mystique du Christ. Puis, il y a cette demande : «Agneau de Dieu qui enlèves le péché du monde, donne-nous la paix».

Après avoir été invités au repas du Seigneur, après avoir communié à son corps et à son sang, après la bénédiction du ministre, la messe est dite, c'est l'envoi du corps en mission de paix dans le monde : «Allez dans la paix du Christ». Et nous reprenons tout joyeux le chemin des premiers disciples, étonnés comme eux de cette Parole qui nourrit.

Le Pain pour la vie du monde
20^e dimanche du temps ordinaire B
Jos 24, 1-18 Ep 5, 21-32 Jn 6, 60-69

Toute vie humaine est un pèlerinage, un chemin, un passage. Que l'on marche seul ou en couple, la route est longue et ponctuée d'obstacles. Parfois, nous aimerions mieux nous arrêter au bord du chemin, en pleine canicule, et pleurer de désespoir. Pour repartir et bien tenir le rythme, il y a Jésus, « le pain vivant qui est descendu du ciel » (Jn 6, 51). Son message est clair : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie » (Jn 6, 51).

Nous disons alors : « Seigneur, donne-nous de ce pain-là, toujours » (Jn 6, 34). Mais parfois, c'est le scandale, le drame, et nous doutons : « Comment cet homme-là peut-il nous donner sa chair à manger » (Jn 6, 52)? Pourtant, c'est à l'Eucharistie que tout nous est donné pour « repartir du Christ ». Il est le vivre et le couvert, la parole et le silence, le chemin et l'espérance. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et moi, je le ressusciterai au dernier jour » (Jn 6, 54).

Quelquefois, il nous arrive d'aller à la messe la tête pleine de préoccupations, le cœur sec, les mains vides. Nous nous unissons tant bien que mal au sacrifice du Christ. Qu'importe, puisqu'il nous prend à sa table tels que nous sommes. Il nous sert lui-même son pain et son vin qui font vivre. « Ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson » (Jn 6, 55).

Ce pain vivant descendu du ciel change celui qui le mange, sans qu'il s'en aperçoive. C'est le corps du Christ livré pour la vie du monde. Il rend notre

coeur affamé d'amour, à l'image du coeur de Dieu qui brûle de se communiquer à tous. Ce pain unit la terre et le ciel, l'enfant et Dieu. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui » (Jn 6, 56). Ayant participé à ce repas pascal, nous sommes un même corps avec le Christ, nous devenons des « christophores », c'est-à-dire des porte-Christ pour la vie du monde.

Le pain est meilleur lorsqu'il est partagé. Tel le pain vivant rompu en Église. Il nous fait vivre de la vie même de la Trinité. S'il est le pain des anges, il est surtout le pain des pauvres. Il y a assez de blé sur la terre pour que le corps de Dieu ne manque à personne. À nous de semer le bon grain dans le champ du monde. Tenons maison ouverte et table offerte!

Ce pain nouveau nous donne assez de force pour cheminer avec le Ressuscité vers la maison de notre Père. Par ce pain, le Christ nous atteint droit au coeur. Il se tient à la porte et il frappe pour manger avec nous en toute intimité. Quel beau repas de fête!

Le mystère de l'Eucharistie

Le Saint-Sacrement du Seigneur C

Gn 14, 18-20 1 Co 11, 23-26 Lc 9, 11-17

Avec la solennité du Corps et du Sang du Seigneur (ou Fête-Dieu), nous nous rappelons l'institution de l'Eucharistie, déjà soulignée le Jeudi Saint, et que saint Paul relate dans la deuxième lecture : «La nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain, puis, ayant rendu grâce, il le rompit et dit : «Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites cela en mémoire de moi» (1 Co 11, 23-24).

Depuis le renouveau liturgique de Vatican II, l'accent de cette solennité est plus mis sur la célébration de l'eucharistie que sur la dévotion au Saint-Sacrement. Est-ce que cela veut dire que cette dévotion est dépassée? Non, bien sûr, car elle nous prépare à la célébration du mystère pascal, qu'est l'Eucharistie, et elle prolonge cette célébration par notre adoration au Corps et au Sang du Christ, mystère central de notre foi.

Par la fête du Saint-Sacrement, l'Église rend publiquement un culte au Christ présent dans le pain et le vin consacrés. À certains endroits, il y a procession du Saint-Sacrement. C'est ainsi que le peuple de Dieu se met en marche en chantant que Dieu est avec nous par son Pain, seul aliment qui rassasie nos faims les plus profondes. Ainsi, le Christ prend cinq pains et deux poissons pour les bénir, les rompre, les donner à ses disciples pour qu'ils les distribuent : «Tous mangèrent à leur faim» (Lc 9, 17).

Depuis près de deux mille ans, sur les autels du monde, mémoire est faite du sacrifice pascal du Christ. À chaque instant, sa vie divine s'unit à nos vies humaines.

Dans son encyclique du Jeudi Saint 2003, *L'Église vit de l'Eucharistie*, Jean-Paul II soulignait avec émotion son amour de l'eucharistie et témoignait du lien entre Saint-Sacrement et Sacré-Cœur de Jésus, autre solennité que nous célébrons le vendredi suivant celle du Corps et du Sang du Christ :

«Il est bon de s'entretenir avec Lui et, penchés sur sa poitrine comme le disciple bien-aimé (Jn 13, 25), d'être touchés par l'amour infini de son cœur. Si, à notre époque, le christianisme doit se distinguer surtout par «l'art de la prière», comment ne pas ressentir le besoin renouvelé de demeurer longuement, en conversation spirituelle, en adoration silencieuse, en attitude d'amour, devant le Christ présent dans le Saint-Sacrement? Bien des fois, chers Frères et Sœurs, j'ai fait cette expérience et j'en ai reçu force, consolation et soutien!» (no 25).

Le pape nous livrait ici la source de son rayonnement. Pas étonnant que, dans un geste prophétique, il ait convoqué les évêques pour un synode qui s'est tenu en octobre 2005, dont le thème était : «L'Eucharistie, source et sommet de la vie et de la mission de l'Église».

La surabondance de l'alliance

18^e dimanche du temps ordinaire A

Is 55, 1-3 Rm 8, 35-39 Mt 14, 13-21

« Vous tous qui avez soif, venez, voici de l'eau! » (Is 55, 1). C'est ainsi que le Seigneur nous invite à boire et à manger gratuitement. Le seul prix à payer, la seule condition à remplir : avoir soif. Or, la soif ne se commande pas. C'est de l'ordre du désir qui est par nature insatiable. Qui peut combler la soif de notre coeur fait pour aimer sinon le Dieu d'amour venu conclure une alliance éternelle avec chacun de nous?

Alors que des foules quittent leurs villes pour suivre Jésus, celui-ci est pris de compassion : « Il fut saisi de pitié envers eux et guérit les infirmes » (Mt 14, 14). Il demande à ses disciples de leur donner à manger, de se détacher d'eux-mêmes pour aller vers les autres. Il n'y a que cinq pains et deux poissons. Qu'importe, cela va suffire. Jésus demande le peu que nous avons et que nous sommes. Par ses mains, ce « peu » devient surabondance. C'est notre « offertoire ». À la Cène, il prendra aussi un peu de pain et du vin pour éteindre nos soifs d'amour et combler nos faims de partage. À l'eucharistie, le Christ nourrit son peuple.

Jésus reçoit sans distinction. Le repas qu'il offre est d'une telle surabondance, qu'il y en a pour tout le monde. Il y aura même des restes : « Tous mangèrent à leur faim et, des morceaux qui restaient, on ramassa douze paniers pleins » (Mt 14, 20).

C'est Dieu qui sert, il est le vivre et le couvert; surabondance de présence où se révèle l'immense soif de son amour pour l'humanité blessée.

Dieu a soif de se répandre en nos cœurs par son Esprit qui habite en nous. Il n'est pas un concurrent de notre humanité, mais un partenaire. Hôte de notre terre, il multiplie les pains, invite aux noces, nous aime à en mourir, à chacune de nos eucharisties.

Saint Paul a expérimenté plus que quiconque la surabondance de cette nouvelle alliance que Jésus a scellée dans son sang. Malgré les épreuves, il ne peut que s'écrier : « Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ notre Seigneur » (Rm 8, 39). Tout son désir est dans cette belle affirmation de foi. En acceptant ce « mariage spirituel » de Dieu avec nous, notre liberté est libérée, notre désir trouve son horizon pour l'éternité.

Jésus nous invite par la puissance de son Esprit à élargir nos courtes vues et à mettre nos « cinq pains et deux poissons » au service de l'Église. Quelle admirable alliance que d'être les fils et filles de l'Église! Quelles magnifiques épousailles où le Fils prend corps à chaque eucharistie! Allons! Venons l'adorer! Il nous accueille les bras ouverts à sa table.

La Parole en prière

La Parole me réveille chaque matin,
chaque matin elle me réveille pour
que j'écoute comme celui qui se
laisse instruire.

Is 50, 4

Une création nouvelle

Baptême du Seigneur C

Is 40, 1-5, 9-11 Tt 2, 11-14; 3, 4-7 Lc 3, 15-22

La fête du Baptême de Jésus marque la fin du cycle de Noël et le début du Temps ordinaire. Pas si ordinaire que cela ce temps où nous avons à vivre au jour le jour le baptême reçu. Le Temps ordinaire est tout indiqué pour nous ajuster au Christ, pour mettre de l'ordre dans le quotidien de nos vies, nous qui sommes renés par le bain du baptême, « renouvelés dans l'Esprit Saint » (Tt 3, 5), confirmés dans l'amour du Père qui nous redit: Tu es mon enfant bien-aimé. Cette étonnante déclaration d'amour, le Père l'a fait d'abord à Jésus : « C'est toi mon Fils : moi, aujourd'hui, je t'ai engendré » (Lc 3, 22).

En se présentant librement au baptême de conversion donné par son cousin Jean Baptiste, Jésus fait un choix crucial qui va orienter sa vie : il se range du côté des pécheurs. Avant ce jour, il menait une vie paisible à Nazareth. Mais voilà qu'il descend avec les pécheurs dans le Jourdain, solidaire de ce peuple en attente du Messie. Lui, l'Agneau de Dieu, annoncé par Jean, va délivrer le peuple. « Son bras rassemble les agneaux, il les porte sur son cœur, et il prend soin des brebis qui allaitent leurs petits » (Is 40, 11).

Le Père entérine le baptême de son Fils en lui donnant la force pour commencer sa mission « de nous racheter de toutes nos fautes, et de nous purifier pour faire de nous son peuple, un peuple ardent à faire le bien » (Tt 2, 14). Pendant que Jésus est en prière, le ciel s'ouvre, l'Esprit Saint descend sous la forme d'une colombe et la voix du Père se fait entendre. Plus que le début de la vie publique de Jésus, son baptême marque le commencement d'une création nouvelle, d'une alliance nouvelle entre Dieu et son peuple.

L'eau, l'Esprit et la Parole étaient aussi présents au commencement. Le livre de la Genèse nous montre cet Esprit qui planait sur les eaux et Dieu qui créait le monde par sa Parole. Jésus, nouvel Adam, va transformer le monde par sa mort-résurrection, que le baptême réalise, ce point d'eau où nous devenons enfants bien-aimés du Père et membres du Corps du Christ.

Qu'avons-nous fait de notre baptême, don de Dieu? Qu'a-t-il changé dans nos vies et qu'est-ce qu'il change encore? Qu'est-ce qu'il va changer dans la vie du futur baptisé? Comment développer notre foi et celle de nos enfants pour qu'elle atteigne sa maturité? Quel sens prend le baptême lorsque les croyants ne fréquentent plus la communauté et les sacrements? Tertullien disait : « On ne naît pas chrétiens, on le devient ». Renouvelons les promesses de notre baptême pour que Dieu fasse toujours du neuf dans nos vies.

Apprends-nous à prier

17^e dimanche du temps ordinaire C

Gn 18, 20-32 Col 2, 12-14 Lc 11, 1-13

Luc commence ainsi le chapitre 11 de son Évangile : « Un jour, quelque part, Jésus était en prière ». Cet acte intime du Maître piqua la curiosité de ses disciples. L'un d'eux lui pose la question classique : « Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean Baptiste l'a appris à ses disciples » (Luc 11, 1). Jésus ne répond pas en transmettant une méthode de prière mais en proposant une attitude fondamentale : la confiance filiale. Il leur donne simplement un texte de prière, comme les disciples de Jean pouvaient en avoir, mais dans lequel Dieu est appelé « notre » Père. Nous sommes donc solidaires les uns des autres.

Le *Notre Père* est à l'opposé de ces prières souvent trop longues contre lesquelles Jésus nous met en garde. « Lorsque vous priez, ne rabâchez pas comme les païens » (Mt 6, 7). Jésus nous demande donc de commencer la prière en nommant Dieu « notre Père ». Appeler ainsi le Créateur du ciel et de la terre exige une grande intimité. Avec Jésus, nous osons dire « notre Père », car de nous-mêmes nous n'aurions pas risqué de vivre une telle familiarité.

Chez Luc, la première partie de la prière comprend deux souhaits qui s'adressent à Dieu : « que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne » (Lc 11, 2). La deuxième partie comprend trois demandes qui nous concernent et se rapportent au nécessaire de la vie : le pain suffisant pour chaque jour, le pardon des péchés et le soutien dans la tentation.

Cette prière, toute centrée sur le Père, ne parle pas du Fils. Nous sommes invités avec Jésus à nous tourner vers le Père en toute confiance, à nous décentrer de nos besoins pour hâter la venue de son règne. Alors que les prières juives mentionnent souvent le peuple Israël, la ville de Jérusalem et son temple, ici rien de tel. Comme si Jésus avait voulu donner une prière qui soit la plus universelle possible, pouvant être dite par tous les peuples, dans le lieu saint de chaque cœur. Cette prière du *Notre Père* fonde la fraternité, l'amour de Dieu étant sans discrimination.

Il est parfois difficile pour des personnes d'appeler Dieu « notre Père », à cause de la violence, de l'inceste, de l'absence ou du rejet du père humain. La blessure reste vive et le pardon long à venir. Mais grâce au travail de l'Esprit Saint dans la prière, elles peuvent retrouver la confiance en un Dieu Père qui ne condamne pas mais qui fait renaître à la filiation. « Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent? » (Lc 11, 13)

Dans l'attente de l'Époux

19^e dimanche du temps ordinaire C

Sg 18, 6-9 He 11, 1-19 Lc 12, 32-48

Saint Jean de la Croix compare la foi à une nuit obscure où alternent ombres et lueurs. L'auteur de la *Lettre aux Hébreux* en parle comme «le moyen de posséder déjà ce qu'on espère, et de connaître des réalités qu'on ne voit pas» (He 11, 1). C'est par ce clair-obscur de la foi que nous pouvons contempler et connaître toujours un peu plus le mystère de Dieu qui nous fascine tant. Mais c'est de nuit, chante le poète espagnol, d'où l'importance de rester vigilant et fidèle.

Jésus, en route vers Jérusalem, prépare les siens à la nuit qu'ils connaîtront après Pâques : l'attente de son retour. Il les invite donc à la vigilance et à la fidélité : «Tenez-vous prêts : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra» (Lc 12, 40). Leurs jeûnes et leurs veilles seront marqués par l'attente de cet Époux qui leur aura été enlevé à l'Ascension. Leur prière sera un cri d'espérance et d'anticipation de son retour : « *Maranatha*. Viens, Seigneur Jésus ».

Pour tenir bon dans l'attente, Jésus propose à ses disciples de rester en tenue de service et de garder leurs lampes allumées. Être en tenue de service, ou de travail, c'est continuer de vaguer à ses occupations quotidiennes tout en ayant au cœur cette vérité que le Seigneur peut frapper à notre porte au moment le plus inattendu. Lui ouvrirons-nous comme ces gens qui attendent leur maître au retour des noces, même s'il est minuit ou plus tard encore? Jésus en fait une béatitude : «Heureux les serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller» (Lc 12, 37).

La récompense pour avoir duré dans la foi et le service aux autres est surprenante. C'est Jésus lui-même, l'Époux attendu, qui prend la place du serviteur : «Il prendra la tenue de service, les fera passer à table et les servira chacun à son tour» (Lc 12, 37). Patrice de La Tour du Pin évoque ce renversement de rôles dans son hymne eucharistique *Tous les chemins de Dieu vivant* : « N'hésitez pas, ouvrez la porte, / Demandez Dieu, c'est lui qui sert, / Demandez tout, il vous l'apporte : / Il est le vivre et le couvert ».

Lorsque l'été arrive, il nous arrive de veiller dehors, d'écouter le silence du soir, d'observer les étoiles filantes, de se recueillir dans la prière. Ce temps d'attente, et de vacances pour plusieurs, nous intériorise et favorise l'éveil à soi, aux autres, à la nature, à Dieu. Quelle belle occasion de vérifier notre capacité d'amour, d'accueil et d'écoute; d'évaluer la qualité de nos relations et de notre espérance. N'est-ce pas aussi cela rester en tenue de service et garder sa lampe allumée?

Jésus n'invite pas ses amis à une solitude vide de silence. Au contraire, le silence permet à la prière de se déployer, au-delà de toute parole, pour que le cœur soit touché, guéri, porté par Jésus, vers notre Père. Le secret de Dieu, n'est-ce pas son amour pour chacun de nous, ses fils et ses filles bien-aimés? Pour bien l'entendre, il faut se recueillir dans le secret et se laisser cueillir tendrement par le Père.

La lumière dans les ténèbres

Transfiguration du Seigneur C

Dn 7, 9-10, 13-14 ou 2 P 1,16-19 Lc 9, 28-36

Aujourd'hui, le Père lève le voile sur son projet de salut en transfigurant son Fils : « Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques et il alla sur la montagne pour prier. Pendant qu'il priait, son visage apparut tout autre, ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante » (Lc 9, 28-29).

L'Évangile est en lui-même une force de transfiguration pour nous et le monde. En méditant l'Évangile, nous sommes transformés. En suivant Jésus, nous sommes transfigurés. L'Évangile est notre carte routière et notre carnet de voyage. Il nous donne juste assez de lumière pour marcher dans la foi, comme notre père Abraham. En prenant l'Évangile, nous ne nous égarons pas sur la montagne, car c'est Jésus qui nous prend dans la nuée lumineuse. Il donne un sens à notre vie, dissipe les peurs qui nous paralysent, soulève le voile qui empêche la douce rencontre avec Dieu, car il « s'est manifesté en détruisant la mort, et en faisant resplendir la vie et l'immortalité par l'annonce de l'Évangile » (2 Tm 1, 10).

Ce projet de vie en abondance n'est pas évident à nos yeux. Ne faisons-nous pas l'expérience, dans nos couples et nos familles, de tant de blessures et d'obstacles? Et pourtant, il faut continuer à prier, à redresser la tête, sachant que le Christ fait du neuf au cœur même de ce qui nous semble mort. C'est dans nos ténèbres que sa lumière peut mieux resplendir et nous transfigurer. Le Thabor n'est jamais loin du Calvaire.

En effet, deux montagnes se dressent en nos vies : la montagne de la Transfiguration, nimbée de la lumière du Christ, la montagne de la Crucifixion, baignée du sang du Christ. Le Seigneur, en excellent pédagogue, sait que nous avons besoin d'une pause au Thabor, d'un moment de grâce sensible pour soutenir notre foi et nous rappeler que «si Dieu est pour nous, qui sera contre nous» (Rm 8, 31b)?

Deux visages se dévoilent à nos regards : le visage éclatant du Verbe fait chair qui s'entretient avec Moïse et Élie; le visage défiguré du Fils de l'homme entre les deux larrons. Ô Parole éclatante qui scelle les deux testaments en une alliance nouvelle!

Deux prières se lèvent dans nos cœurs : la prière de confiance, au sein de la nuée, dans cette joie de se savoir aimé du Père; la prière au nœud de la Croix assumant tous nos cris : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné» (Mc 15, 34)?

Ne restons pas sous nos tentes, allons au Golgotha immoler notre Isaac, c'est-à-dire ce que nous avons de plus cher. Donnons-le au Père, ne refusons pas ce qui lui tient à cœur : nous-mêmes. Alors, il nous donnera tout, cette meilleure part de l'Amour qui nous transforme en son Image glorieuse. «Il n'a pas refusé son propre Fils, il l'a livré pour nous : comment pourrait-il avec lui ne pas nous donner tout» (Rm 8, 32).

Pas de vocation sans désir

4^e dimanche de Pâques C

Ac 13, 14, 43-52 Ap 7, 9,14-17 Jn 10, 27-30

Chaque année, le 4^e dimanche de Pâques nous ramène l'image du Bon Pasteur et la journée mondiale de prière pour les vocations. Cette journée pourrait être appelée la journée du désir. Désir de Dieu lui-même qui veut nous conduire vers les sources de la vie en nous donnant la vie éternelle : «Mes brebis écoutent ma voix; moi je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle» (Jn 10, 27-28). Désir des chrétiens d'écouter Jésus, de le connaître, de le suivre, de lui donner leur vie comme il l'a fait pour chacun de nous. La vocation naît de la rencontre de ces deux désirs.

La vocation est le fruit du désir de Dieu pour nous et de nous pour Lui. Mais comment éveiller le désir de Dieu si les jeunes, par exemple, ne sont pas mis en contact avec ce Bon Pasteur qu'ils apprendront à aimer? Et comment pourront-ils leur consacrer leur vie, s'ils ne cultivent pas ce désir par la prière et le partage, l'écoute de la Parole et le témoignage joyeux en Église?

On l'a dit et répété, l'une des causes de la chute des vocations religieuses et sacerdotales vient des familles. Mais ne leur jetons pas trop vite la première pierre, car tous sont concernés par cette crise des vocations. Pourtant, le Bon Pasteur appelle toujours, et il peut très bien, par son Esprit, prendre d'autres canaux pour susciter le désir de le suivre, comme les JMJ, la pérégrination des reliques de la petite Thérèse, une retraite dans une communauté nouvelle ou dans un monastère, une soirée de prière dans la paroisse, un engagement pour les plus pauvres, un livre de spiritualité, un film sur Jésus...

Le désir de vivre avec Jésus et de servir son Église est bien réel dans le cœur de plusieurs, mais les manières de répondre peuvent changer. Ce désir se développera au sein de nos communautés s'il y a plus de parcours de foi, plus de témoins crédibles, plus de partage de la Parole, plus de confiance en la puissance de la prière, plus d'aspiration à la sainteté. Jean-Paul II appelait cela la nouvelle évangélisation. Il nous a donné l'exemple en recentrant sans cesse l'Église sur l'espérance. Son secret demeurait la prière profonde et la méditation de la Parole. Il nous le partageait dans son message pour la 41^e journée de prière pour les vocations en 2004 :

«Je souhaite de tout coeur que s'intensifie toujours davantage la prière pour les vocations. Une prière qui soit une adoration du mystère de Dieu et une action de grâce pour les "*grandes choses*" qu'il a accomplies et qu'il ne cesse de réaliser, malgré la faiblesse des hommes. Une prière contemplative, emplie d'émerveillement et de gratitude pour le don des vocations».

Le souffle d'une présence

Dimanche de la Pentecôte C

Ac 2, 1-11 Rm 8, 8-17 Jn 14, 15-26

Un jour, j'assistais avec mon épouse à un récital d'un chanteur chrétien. J'étais assis de telle façon dans l'église qu'en regardant vers le chanteur je voyais ma compagne de profil. Un souffle tenu soulevait sa poitrine, battait comme une onde sur ses tempes. J'étais ému par cette expérience de présence et de prière. Mon regard en était un d'amour devant la vie qui passait par ce souffle fragile.

Je respirais au même rythme qu'elle, respectant le secret de sa vie, la distance d'un soupir. Les personnes qui m'entouraient ne se doutaient de rien, pourtant je vivais une petite Pentecôte intérieure, comme il y en a tant dans nos vies, depuis le jour du «violent coup de vent» (Ac 2, 2). J'avais l'impression de m'approcher du mystère de mon épouse, comme si ce souffle était un canal qui laissait couler son âme, une fuite par où s'échappait le souffle de Dieu qui respire en chacun de nous. J'étais touché par l'Esprit. Saint Paul a bien raison d'écrire: «Vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous» (Rm 8, 9).

Dieu nous maintient dans l'existence par son souffle (*ruach* en hébreu, *pneuma* en grec, *spiritus* en latin). Cette haleine de vie, son esprit, est insufflée à la créature créée à son image et renouvelée à la Pentecôte. La poétesse Marie Noël disait que Dieu avait peut-être soufflé un peu trop fort à sa naissance, elle ne s'en était jamais remise de ce souffle divin.

Le souffle est léger et gratuit. Il est fait pour être partagé, comme ces langues de feu qui se posent sur chacun des apôtres. Le souffle de l'Esprit est porteur d'une présence divine et d'une parole brûlante qui nous soulèvent de l'intérieur, nous poussent au dehors, nous entraînent dans le monde «à proclamer dans nos langues les merveilles de Dieu» (Ac 2, 11).

Si parfois nous manquons d'air et nous perdons le souffle, l'Esprit nous couvre de son ombre et nous redonne un second souffle. Il nous fait renaître librement en Église. Depuis la mort et la résurrection de Jésus, depuis le jour de la Pentecôte, nous ne sommes plus orphelins, mais pris en charge par l'Esprit : «Le Défenseur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit» (Jn 14, 26).

L'Esprit Saint, selon saint Bernard, est le baiser du Père et du Fils. Faut-il s'en étonner? Le souffle ne fleurit-il pas en baiser? C'est ainsi que âme et corps s'embrassent, puisqu'ils sont enfants du souffle et de l'Esprit, le temps d'un regard, d'une écoute, d'une prière, d'un récital dans une église.

Le repos de Jésus

14^e dimanche du temps ordinaire A

Za 9, 9-10 Rm 8, 9,11-13 Mt 11, 25-30

Jésus a sa manière bien à lui de nous souhaiter bonnes vacances. « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos » (Mt 11, 28). Ce repos de Jésus est louange, douceur et humilité.

La prière n'est pas seulement demande, elle est aussi louange. Jésus en donne un bel exemple : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits » (Mt 11, 25). Les petits reconnaissent Jésus comme le Révélateur de Dieu; ils accueillent son Royaume en vrais disciples : « À vous il est donné de connaître les mystères du Royaume des cieux » (Mt 13, 11). Il y a donc un savoir qui ne s'apprend pas dans les écoles, si ce n'est celui qui est révélé à l'école de Jésus doux et humble, où les derniers sont premiers, et les premiers sont derniers (Mt 20, 16). Le savoir que donne la foi est d'un autre ordre que les grades et les diplômes.

À ceux qui peinent sous le poids du fardeau, Jésus offre un repos qui n'a rien de paradisiaque. Ce repos est un chemin de vie; nous allons à Jésus, nous prenons son joug, nous devenons ses disciples, nous soulageons avec lui ceux qui peinent. Alors le joug devient facile à porter et le fardeau léger, puisque le Seigneur lui-même nous porte. « C'est la croix qui te porte, ce n'est pas toi qui la porte », disait le Curé d'Ars. Contrairement aux pharisiens, Jésus ne donne pas un enseignement qui pèse lourd aux épaules des tout-petits. Il s'implique lui-même dans la voie de miséricorde qu'il a tracée en se montrant « doux et

humble de cœur » (Mt 11, 29), selon l'esprit des Béatitudes. Le pouvoir est ainsi converti en service.

Le repos de Jésus est douceur et humilité envers soi-même et les autres. Il découle de notre foi qui n'est pas un joug lourd à porter mais un fardeau léger à vivre. Le futur pape Benoît XVI en parlait en ces termes au journaliste Peter Seewald : « Devenir croyant, c'est devenir léger, sortir de sa propre pesanteur qui nous tire vers le bas, et entrer ainsi dans le vol planant de la foi » (*Le sel de la terre*).

« Venez à moi », nous dit Jésus. La sagesse divine avait déjà lancé cette invitation prophétique : « Venez manger mon pain, et boire le vin que j'ai apprêté! (Pr 9, 5). Telle est la table que dresse le Seigneur aux tout-petits qui peinent sous le poids du fardeau. Tel est le festin qui nous est préparé pour que nous trouvions le repos de la prière intérieure.

Eh bien oui, amen

6^e dimanche de Pâques C

Ac 15, 1-29 Ap 21, 10-14, 22-23 Jn 14, 23-29

Amen! Que de fois nous prononçons ce mot, souvent par routine, à la fin d'une prière ou d'une parole, comme s'il s'agissait d'un point final. Pourtant, il donne au texte une ouverture qui fait corps avec notre vie. L'horizon n'est jamais fermé lorsque nous disons « Amen ». Pour goûter le fruit que cache ce mot, il faut dépasser l'écorce, en extraire la sève et le sens.

Amen, de la racine hébraïque *'mn*, signifie solidité, fermeté. En disant Amen, nous faisons nôtre une prière, un texte, nous faisons confiance à une personne : oui, ce que je viens d'entendre, c'est du solide, et pour cela j'appose mon Amen, mon oui. Ce terme hébreu a donc un aspect relationnel. Ainsi, dire « amen » à Dieu, c'est lui signifier qu'il est fiable, lui «le Dieu fidèle» (Is 65, 16), et que nous pouvons toujours lui faire confiance. «Béni soit le Seigneur à jamais! Amen. Amen!» (Ps 88, 53)

Jésus, qui parlait l'araméen, l'utilisait beaucoup. Jean en a donné plusieurs exemples dans son Évangile, dont nous lisons des extraits en ces dimanches après Pâques. Jésus enseigne en commençant souvent par ces mots : «Amen, amen, je vous le dis», expression souvent traduite par : «En vérité, en vérité». Florence Delay, membre de l'Académie française, propose une expression moins solennelle, plus simple, dans sa traduction de l'Évangile de Jean, de la Bible Bayard : «Eh bien oui».

Dans le Nouveau Testament, Jésus lui-même est appelé le témoin fidèle «l'Amen» (Ap 3, 14). «Aussi est-ce par le Christ que nous disons «amen» à

Dieu, notre «oui» pour la gloire de Dieu» (2 Co 1, 20). Dire Amen à Dieu, c'est se fier au Christ, croire à ce qu'il dit : «Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole; mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, nous irons demeurer auprès de lui» (Jn 14, 23). Cette foi en la parole de Jésus se concrétise par l'adhésion à une doctrine que l'Église va développer. Par exemple, le *Credo* et l'Apocalypse se terminent avec Amen.

À la fin d'une prière, nous proclamons « amen » pour exprimer que nous acceptons son contenu. Lorsque nous recevons le Corps du Christ, nous répondons aussi «amen». Nous adhérons à son Corps qui fait l'Église, dans le sens d'une adhérence au Christ, comme des pneus « adhèrent » à la route. Nous n'exprimons pas seulement un souhait, comme «ainsi soit-il», au contraire, nous affirmons notre union au Christ qui se donne à nous sous le signe du pain. C'est comme si nous disions : Eh bien oui, amen, je crois et j'adhère au Christ de tout mon cœur. Et nous devenons amen dans le Fils, qui vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.

Prier pour les siens

7^e dimanche de Pâques A

Ac 1, 12-14 1 P 4, 13-16 Jn 17, 1-11

Le chapitre 17 de l'Évangile selon saint Jean fait penser à une grande hymne liturgique. Pièce à part dans l'évangile, il ressemble au langage poétique du prologue : « Au commencement était le Verbe, la Parole de Dieu, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » (Jn 1, 1).

« Ainsi parla Jésus. Puis il leva les yeux au ciel et pria ainsi » (Jn 17, 1). Voici donc la prière de Jésus pour les siens, appelée aussi « prière sacerdotale ». Comme le père de famille ou le chef d'une communauté sur le point de partir élève une prière pour ses enfants ou son peuple, Jésus prie pour ses disciples. Il apparaît ici dans toute sa dignité de Fils, conversant intimement avec Dieu, qu'il appelle familièrement « Abba », terme peu utilisé dans le judaïsme. « Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils, afin que le Fils te glorifie » (Jn 17, 1).

Si nous savions comme Dieu nous aime, disait le curé d'Ars, nous en mourrions de joie. En effet, le Fils est venu pour faire connaître le Père au monde : « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu » (Jn 1, 11). C'est pour ceux qui l'ont accueilli dans la foi que Jésus prie. Ceux qui ont cru sont devenus enfants de Dieu, non enfants d'un monde rebelle à la lumière du Verbe. « Je prie pour eux... : ils sont à toi, et tout ce qui est à moi est à toi, comme tout ce qui est à toi est à moi, et je trouve ma gloire en eux » (Jn 17, 9-10).

Chaque personne peut faire siennes ces paroles du testament de Jésus pour son conjoint ou sa conjointe, ses enfants et amis, ceux que le Seigneur

nous confie. C'est ce qu'a fait Thérèse de l'Enfant-Jésus, maîtresse des novices sans en avoir le titre, sœur dévouée de deux missionnaires avec lesquels elle correspondait. Avec une certaine audace, elle a paraphrasé pour eux la prière sacerdotale de Jésus. Se sentant missionnaire et prêtre dans l'âme, elle prie le Père en utilisant les mots même de Jésus :

« Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accompli l'oeuvre que vous m'avez donnée à faire ; j'ai fait connaître votre nom à ceux que vous m'avez donnés : ils étaient à vous, et vous me les avez donnés. C'est maintenant qu'ils connaissent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous; car je leur ai communiqué les paroles que vous m'avez communiquées, ils les ont reçues et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyée » (Manuscrit C, 34 r).

Avec Jésus et Thérèse, nous prions aussi pour les nôtres, les amenant de ce monde au Père. C'est à une véritable ascension spirituelle, plus que sociale, que nous sommes conviés. L'ultime promotion est la vie éternelle, dès aujourd'hui. Ce don du Père implique la connaissance amoureuse du Fils : « La vie éternelle, c'est de connaître celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jn 17, 3). Et cela commence maintenant.

La Parole qui pardonne

Celui qui écoute ma parole et croit au Père qui m'a envoyé, celui-là obtient la vie éternelle et il échappe au Jugement, car il est déjà passé de la mort à la vie.

Jn 5, 24

Lève-toi!

7^e dimanche du temps ordinaire B

Is 43, 18-19, 21-22, 24-25 2 Co 1, 18-22 Mc 2, 1-12

La Parole trace une route dans le désert du monde, irrigue les lieux arides de nos cœurs pour nous faire entendre un grand secret : Dieu est amoureux de chacun de nous. Tellement amoureux qu'il nous pardonne : «moi je pardonne tes révoltes, à cause de moi-même, et je ne veux plus me souvenir de tes péchés» (Is 43, 25).

La Parole est guérissante; elle reconforte, nous fait lever de nos tombeaux à chaque jour, nous remet en route. Lorsque Dieu dit qu'il ne veut plus se souvenir de nos péchés, croyons-le, c'est vrai. «Ce n'est pas une parole humaine, c'est vraiment Dieu qui vous parle» (1 Th 2, 13). Quand Dieu pardonne, il oublie, il crée du neuf, il invente un monde nouveau avec ses enfants prodigues. Dieu fait de la miséricorde avec notre misère et nous invite au pardon mutuel.

Le pardon est un chemin de libération qui peut être long. Pardonner ne veut pas dire oublier. La mémoire est faite pour retenir. Pardonner signifie : je ne te veux pas de mal, je ne me venge pas, je n'ai plus de rancune envers toi, je ne te juge pas. C'est un beau cadeau à se faire et à donner à l'autre, même si cela peut prendre du temps. Je dis parfois à des jeunes : Tomber c'est humain, pardonner c'est divin, rester là c'est crétin.

Jésus nous empêche de sombrer dans le crétinisme. Au paralysé, il dit : «Mon fils, tes péchés sont pardonnés» (Mc 2, 5), ce qui veut dire, «Lève-toi», même mot utilisé pour dire «Ressuscite». Les scribes sont scandalisés, car Dieu

seul peut pardonner les péchés. Jésus leur répond : «Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés sur la terre, je te l'ordonne, dit-il au paralysé : Lève-toi, prend ton brancard et rentre chez toi» (Mc 2, 10-11).

Le temps du salut est arrivé, et nous sommes au cœur de cette alliance nouvelle. À l'exemple de Pierre, nous pensons parfois que pardonner jusqu'à sept fois peut suffire. Jésus n'a rien d'un comptable, en amour on ne calcule pas. Il n'y a donc aucune condition et limite au pardon, puisqu'il a sa source en Dieu qui prend plaisir à pardonner gratuitement.

Rendons gloire à Jésus, le maître de l'impossible, pour les merveilles qu'il opère encore aujourd'hui : «Nous n'avons jamais rien vu de pareil» (Mc 2, 12). À sa suite, nos pardons écrivent l'Évangile de ce temps.

Aimez vos ennemis

7^e dimanche du temps ordinaire C

1 S 26, 2, 7-9, 12-13, 22-23 1Co 15, 45-49 Lc 6, 27-38

L'amour des ennemis est au cœur de l'Évangile. Ce n'est pas de la télé-réalité. Cet amour est réel et exigeant, car il ne demande rien en retour. Jésus en parle sans romantisme, au-delà de toute caricature : «Je vous le dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent» (Lc 6, 27). Et pour être plus clair, il en fait une béatitude : «Heureux êtes-vous quand les hommes vous haïssent et vous repoussent, à cause du Fils de l'homme» (Lc 6, 22).

Bien entendu, Jésus n'est pas masochiste! Il brise le cercle de la vengeance et de la violence en prônant un amour d'estime et de bienveillance pour l'ennemi : «Souhaitez du bien à ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient» (Lc 6, 28). Sa vie témoigne de cet amour-don, spécialement sur la Croix : «Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font» (Lc 23, 34).

Que de chrétiens persécutés ont repris cette parole tout au long du XX^e siècle! Elle a profondément influencé Gandhi dans sa pratique de la non-violence et Martin Luther King dans sa force d'aimer. « La non-violence commence à partir de l'instant où l'on aime ceux qui nous haïssent », disait Gandhi. Ce combat pour la paix et la justice est à inscrire tous les jours dans nos agendas.

«Je vous le dis, à vous qui m'écoutez» (Lc 6, 27). L'attitude du disciple est d'abord d'écouter Jésus avec un cœur docile pour ensuite aimer en vérité.

C'est comme s'il nous disait : «Je vous le dis : «Aimez vos ennemis, et non comme vous avez appris dans la loi : 'Œil pour œil, dent pour dent'. » *Exit* le vieux décret! Désormais, la loi du pardon remplace la loi du talion. Jésus corrige la loi et la mène à sa perfection. Toute vie humaine est sacrée. Les meurtres, les tortures, les guerres, ne tiennent pas devant cet appel à aimer les ennemis.

Pourquoi aimer nos ennemis? Parce que Dieu les aime et que nous sommes ses enfants. N'avons-nous pas tous un même Père qui « est bon, lui, pour les ingrats et les méchants » (Lc 6, 35)? Sa miséricorde est au-dessus de toute rancune. Mais comment aimer la personne qui nous a trahi, nous a fait du mal? C'est un combat difficile à mener seul, c'est vrai, mais Jésus nous renvoie à notre liberté et nous montre la voie : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. Pardonnez, et vous serez pardonnés » (Lc 6, 37-38).

Tout un défi! Le Christ nous fait honneur en nous demandant de le relever librement, malgré nos blessures et nos limites. Il nous fait confiance. Ce n'est pas impossible puisqu'il l'a relevé lui-même. Il sait que nous sommes capables, à la condition de le laisser aimer en nous. Pour cela, il nous donne son Esprit. Donc, ne nous décourageons pas. La route vers le Père est longue, mais le pardon rend le pas léger. Nous devenons chaque jour un peu plus miséricordieux. Tel Père, tel fils!

Les besoins et le désir

4^e dimanche du carême C

Jos 5, 9-12 2 Co 5, 17-21 Lc 15, 1-32

Qui ne recherche pas le bonheur? Les sociétés marchandes exploitent ce désir fondamental de l'être humain en créant des besoins et en exacerbant les passions. Leur credo se résume ainsi : consommer toujours plus, jouir tout de suite, être le plus fort. Cette *tyrannie du plaisir* fait miroiter les promesses d'*une euphorie perpétuelle* que l'argent ne peut pas tenir.

L'enfant prodigue se laisse aveugler par ce miroir aux alouettes lorsqu'il demande à son père sa part d'héritage. Tirillé entre des besoins égoïstes et le désir d'aimer, il cède aux appels des sirènes «en menant une vie de désordre» (Lc 15, 13). L'angoisse le rattrape assez vite lorsqu'il touche le fond de l'insatisfaction. Il descend en lui-même, consent à sa nuit, s'ouvre au désir de vivre et retourne contrit vers son père. Son manque lui fait prendre un chemin de conversion. Qui n'a pas pris ce chemin du retour ne connaît pas dans son corps la faim de Dieu, le baiser du pardon, le baume des larmes.

Mais cette parabole projette surtout sa lumière sur le père miséricordieux. Quelle belle image de Dieu et quel exemple pour les pères de famille, - et je suis du nombre, - que ce père compatissant qui attend son enfant, est saisi de pitié lorsqu'il l'aperçoit, prend plaisir à lui pardonner, le couvre de baisers, danse et fait la fête, lui redonne sa dignité. La misère du prodigue disparaît dans la miséricorde du père comme une goutte d'eau dans un brasier ardent, disait Thérèse de Lisieux.

En se laissant aimer par son père, le fils passe du besoin au désir, de la mort à la vie. Il ne se fatigue plus en consommant des choses, il renaît en communiquant avec quelqu'un qui l'aime tel qu'il est. Le besoin est répétitif et meurt à lui-même, comme le plaisir. Le désir est relationnel et fait vivre, comme la joie. Ce désir profond est de l'ordre du dépassement, et le lieu de son accomplissement est toujours l'amour. Le Carême favorise cet apprentissage du désir profond en misant sur la prière, le jeûne et le partage, c'est-à-dire sur l'union à Dieu, la faim spirituelle et la joie du don.

Seul l'amour gratuit dicte l'action de Dieu. Le Père regarde ce que nous sommes et ce que nous désirons être, non ce que nous avons été et ce que nous produisons. Sa joie est de nous aimer librement. Il n'a que ce désir : nous rendre heureux en nous aimant gratuitement. L'enfant prodigue, qui n'avait rien, est entré dans ce désir d'amour de son père, contrairement au fils aîné, qui pensait avoir des droits sur la vie, sur l'amour. Et nous?

Dimanche de la miséricorde

2 dimanche de Pâques C

Ac 5, 12-16 Ap 1, 9-13, 17-19 Jn 20, 19-31

L'octave pascale se termine. Mais Pâques ne se prolonge-t-il pas durant toute l'année, de dimanche en dimanche? Le temps liturgique est un «aujourd'hui», jamais un «après». Nous ne disons pas dimanche «après» Pâques, mais dimanche «de» Pâques.

L'évangile de ce 2^e dimanche de Pâques suit bien cette logique de la continuité pascale. Au début du récit, nous sommes le jour même de la résurrection. Les disciples ont tellement peur qu'ils ont verrouillé les portes. Jésus surgit dans ce milieu clos. Il est là, au milieu d'eux, présent avec son corps glorieux. « Il leur dit : 'La paix soit avec vous!' » (Jn 20, 19) *Shalom!* Ce n'est pas un fantôme, il leur montre les plaies de ses mains et de son côté. La joie les envahit. Pas de doute possible, c'est le Seigneur.

Jésus répand sur eux son souffle et leur donne le pouvoir de pardonner les péchés : « Recevez l'Esprit Saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis » (Jn 20, 22-23). L'apparition devient mission. Les disciples sont envoyés pour prolonger l'action de Jésus. Eux qui étaient si craintifs sont investis de la force du souffle même de Dieu, l'Esprit Saint. Mais pas tous. Il en manque un, Thomas, l'un des Douze, dont l'incrédulité lui fera vivre une expérience inoubliable.

Le récit évangélique se poursuit. Nous nous retrouvons huit jours plus tard, c'est-à-dire le deuxième dimanche de Pâques. Cette fois, Thomas est là. Jésus ne lui fait aucun reproche, au contraire, il lui fait goûter sa miséricorde :

«Avance ton doigt ici, et vois mes mains; avance ta main, et mets-là dans mon côté» (Jn 20, 27). C'est bien Jésus crucifié qui est ressuscité. Thomas ne peut plus retenir son élan. Oui, il a douté, mais sa foi est si grande maintenant qu'il donne à Jésus le titre le plus fort de l'évangile : «Mon Seigneur et mon Dieu» (Jn 20, 28).

Il est bon de reprendre cette belle profession de foi à chaque eucharistie, au moment où le prêtre montre au peuple le pain consacré et la coupe pour que nous adorions ensemble le corps et le sang du Christ. «Heureux ceux qui croient sans avoir vu» (Jn 20, 29).

Jean-Paul II avait voulu que ce 2^e dimanche de Pâques soit appelé « Dimanche de la Divine Miséricorde ». C'était là un désir que Jésus lui-même avait manifesté le 22 février 1931 à une humble religieuse polonaise de vingt-cinq ans, soeur Faustine Kowalska, canonisée le 30 avril 2000. Elle va renouveler le culte de la miséricorde divine au moment où le monde se trouve entre deux guerres mondiales et connaîtra l'atrocité des camps de concentration. Ce thème de la miséricorde divine sera un élément clef du long pontificat de Jean-Paul II.

Nous ne pourrons plus célébrer ce « Dimanche de la Divine Miséricorde » sans penser au pape slave, entré dans la vie le samedi 21 h 37, 2 avril 2005. C'est le cœur tout brûlant de la Parole qu'il a repris sereinement la route de l'espérance pour ce dernier voyage vers le Père. Quelle grâce de mourir ainsi, durant ce grand dimanche qu'est l'octave de Pâques!

La croissance du Royaume

16^e dimanche du temps ordinaire A

Sg 12,13-19 Rm 8, 26-27 Mt 13, 24-43

Nous avons beau semé que du bon grain dans notre champ ou jardin, il y a toujours des mauvaises herbes qui compromettent la récolte si nous ne les arrachons pas. Jésus part de cette réalité des mœurs agricoles pour nous ouvrir à la patience et au discernement : mieux vaut supporter la présence du mal de peur d'arracher ce qui est bien. Dieu seul fera le tri à la fin.

Remarquons que Jésus n'explique pas le Royaume des cieux par des concepts philosophiques. Il ne le décrit pas non plus en termes de pays, château, gouvernement. Il utilise les réalités de la vie agricole : blé, ivraie, moisson, graine de moutarde, levain. Si Jésus utilise ces mots, c'est qu'il veut nous faire comprendre que le « Royaume » est inséparable de la croissance, du respect, de la patience, de la liberté, de la vie.

Donc, Jésus compare le Royaume des cieux à un homme qui sème du bon grain dans son champ (Mt 13, 24-43). La nuit venue, l'ennemi sème de l'ivraie au milieu du blé. Il y en a tellement que mieux vaut attendre la moisson pour séparer le bon du mauvais. Tel est le Royaume qui mûrit en silence, de jour comme de nuit, dans le champ du monde. Il lève en nous, avec l'ivraie, même lorsque nous dormons. Mais nous savons que Dieu peut toujours tirer du bien de ce qui nous semble mal. Qui sommes-nous pour juger?

Le péché, le mal, l'imperfection, sont présents en nous. Dieu ne nous brusque pas pour autant, il connaît bien la lenteur de nos cheminements. Il n'élimine personne, car il sait que tout pécheur peut se détourner du mal et produire un fruit qui demeure. Sa miséricorde infinie est à la mesure de son

espérance pour nous : « Tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement car tu n'as qu'à vouloir pour exercer ta puissance. Par ton exemple tu as enseigné à ton peuple que le juste doit être humain, et tu as pénétré tes fils d'une belle espérance : à ceux qui ont péché tu accordes la conversion » (Sg 12, 18-19).

Jésus sème en nous quelques graines de son Royaume d'amour et de justice qui sont petites comme des graines de moutarde. Mais ces graines possèdent en elles-mêmes leur force de croissance et peuvent devenir des arbres où les autres vont s'abriter.

La vie de foi au Christ demande une certaine maturation pour grandir. Elle s'incarne dans le pardon et le service aux autres. Heureusement que nous avons le levain de l'Évangile qui rend présent le Royaume au coeur du monde et le transforme. Nous récoltons alors dans la joie le bon grain que le Semeur a semé par son Esprit qui « vient au secours de notre faiblesse » (Rm 8, 26).

Les Croix de chemin

Fête de la Croix glorieuse

Nb 21, 4-9 Ph 2, 6-11 Jn 3, 13-17

Les Croix de chemin voyagent à travers le temps et l'espace, signes d'un pardon infini. Quelques-unes se trouvent aux carrefours de nos villes et villages. Croix d'hier qui marquent notre territoire, Croix de France ou du Québec, Calvaires dispersés dans les paysages bretons ou Croix du Mont-Royal qui surplombe Montréal. Que sont devenues ces Croix, vestiges d'un folklore à la peinture qui s'écaille ou témoins d'une foi toujours décapante?

La Croix est devenue un signe de bénédiction par la mort et la résurrection du Christ. C'est un baiser sur nos fronts, une fierté au cœur de tout baptisé, comme il est dit à l'antienne d'ouverture de la fête de la Croix glorieuse, le 14 septembre : « Que notre seule fierté soit la Croix de notre Seigneur Jésus Christ. En lui, nous avons le salut, la vie et la résurrection; par lui, nous sommes sauvés et délivrés ».

Ce bois de vie nous a ouvert la porte du paradis, ainsi nous pouvons rendre gloire au Père tout-aimant, « car tu as attaché au bois de la croix le salut du genre humain, pour que la vie surgisse à nouveau d'un arbre qui donnait la mort et que l'ennemi, victorieux par le bois, fût lui-même vaincu sur le bois, par le Christ, notre Seigneur » (Préface de la Croix glorieuse).

Avant que la Croix ne devienne un chemin et se retrouve dans l'art, il y a le don de Dieu : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (Jn 3, 16). Il est sur ce bois le Fils qui, par sa Croix, nous rend la vie et nous ouvre des chemins d'intériorité. S'en souvient-elle la terre, du sang qu'il a versé pour

nous? Et l'arbre de la lente sève végétale, sait-il que son bois fut formé pour le corps du Christ en croix, la plus belle parole d'amour jamais dite?

Ces humbles croix de chemin, plus ou moins restaurées, nous le rappellent : « Par ses blessures nous sommes guéris ». Depuis que Jésus l'a portée, c'est la croix maintenant qui nous porte : « Qui regarde vers lui resplendira ». Au corps à corps avec la mort, nous sommes là près de son visage, enfants prodigues et bons larrons pardonnés, avec Notre-Dame des Douleurs, dont nous faisons mémoire le lendemain de la fête de la Croix.

Car au point d'appui des stations, il y a cette rencontre fulgurante de la chair et du bois, de la mère et du fils, du sang et de la pierre, du glaive et de l'âme, pour l'ultime enfantement pascal. Tout recommence et s'élève au clair matin de la pierre tournée. Nos yeux peuvent contempler une telle aube qui se lève sur nos croix de chemin. Que dire de plus? Le Christ vit et cela suffit. Alléluia de septembre.

Quel roi pour aujourd'hui?

Le Christ, Roi de l'univers A

Ez 34, 11-12, 15-17 1 Co 15, 20-28 Mt 25, 31-46

Au dernier dimanche de l'année liturgique, l'Église célèbre le Christ, roi de l'univers. Peut-être que ces notions de roi et de royaume ne nous disent pas grand chose. Par contre, cette parole de l'évangile d'aujourd'hui est brûlante d'actualité :

« Le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : 'Venez les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous depuis la création du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli; j'étais nu, et vous m'avez habillé; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi' » (Mt 25, 34-37).

Voilà donc le critère du jugement du roi : des actes concrets de charité et de pardon. En les faisant aux autres, c'est à Jésus lui-même qu'on le fait. « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40). Saint Jean de la Croix disait que nous serons jugés sur l'amour.

Nous acclamons Jésus pour notre roi, mais nous peinons à le voir dans l'itinérant qui pue l'alcool, le drogué qui brûle sa vie, la prostituée qui attend l'aurore, la psychiatisée qui délire, ces frères et sœurs qui désespèrent. Ne sont-ils pas avec le Christ, roi déchu sur la croix?

La gloire de Dieu, c'est l'être humain aimé, secouru, aidé, pardonné. « La brebis perdue, je la chercherai; l'égarée, je la ramènerai. Celle qui est

blessée, je la chercherai. Celle qui est faible, je lui rendrai des forces » (Ez 34, 16). Telle est la manière du Christ d'exercer sa royauté. Il est «le premier-né d'entre les morts» (Col 1, 18), qui règne sur tout l'univers. Par sa mort et sa résurrection, «il nous a arrachés au pouvoir des ténèbres» (Col 1, 14) pour nous faire entrer dans le Royaume de Dieu.

Le bon larron, qui a confessé cette royauté du Christ, fut le premier à y entrer. Il pensait bien que ce serait à la fin des temps, mais pour Jésus le salut c'est maintenant : «Aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis» (Lc 23, 43). Qu'importe où se trouve ce Paradis, l'important c'est le «avec moi». Etre avec Jésus, c'est être pardonné et sauvé, aujourd'hui.

Drôle de roi que ce supplicié qui a une croix pour trône et des épines pour couronne. Qui va reconnaître la royauté de ce condamné à mort, si ce n'est un condamné, comme lui, un bon larron? Ainsi l'exclu, incapable de se sauver lui-même, reconnaît en Jésus ce roi, doux et humble de cœur, qui vient établir son règne d'amour et de pardon. D'ailleurs, ce sont eux, les rejetés, qui nous feront entrer dans le Royaume parce que le Christ-Roi s'est identifié à eux. Les plus petits, les oubliés, les moins que rien deviennent pour nous un point de contact avec Dieu.

La Parole qui questionne

On n'enchaîne pas la parole de Dieu !

2 Tm 2, 9

La porte étroite

21^e dimanche du temps ordinaire C

Is 66, 18-21 He 12, 5-13 Lc 13, 22-30

L'Évangile est souvent déroutant, voire choquant. Certaines paraboles et paroles de Jésus sont provocantes. Que penser des ouvriers arrivés à la dernière heure et qui reçoivent le même salaire que ceux qui travaillent depuis le matin? Est-ce juste de fêter l'enfant prodigue qui a dilapidé une partie de l'héritage familial plutôt que de rendre hommage au fils qui a continué de travailler pour son père? Et que dire lorsque Jésus affirme que les prostituées nous précèdent dans le Royaume des cieux?

En ce 21^e dimanche, Jésus en rajoute. Quelqu'un lui demande : « Seigneur, n'y aura-t-il que peu de gens à être sauvés? » (Lc 13, 23). Cette question n'a pas l'air de l'intéresser ; elle est trop académique à son goût. À son habitude, il répond par une parabole : un maître de maison n'ouvre pas la porte à ceux qui sont dehors... Jésus donne ce conseil : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car je vous le déclare, beaucoup chercheront à entrer et ne le pourront pas » (Lc 13, 24).

Il me semble que la question qu'on aurait dû poser à Jésus n'était pas de savoir le nombre d'élus mais comment arriver au salut. Une question à deux volets, comme celle-ci : « Seigneur, quel est le chemin qui conduit à cette porte étroite et comment la franchir pour « prendre place au festin dans le royaume de Dieu » (Lc 13, 29) ? » J'imagine que Jésus pourrait nous répondre ainsi aujourd'hui :

« Mon enfant, je suis moi-même le Chemin et la Porte. Je t'ai donné l'Évangile pour me suivre et prendre la bonne porte. L'Esprit, reçu à ton baptême, t'aide à vivre l'évangile des Béatitudes, d'en percevoir son écho en toi, sa musique dans le silence de la prière. L'Esprit te désencombe et te fait entrer par cette porte étroite qui ouvre sur un horizon de pardon offert gratuitement. Le bon larron, Marie-Madeleine, Pierre, Zachée, et tant d'autres pécheurs ont pris cette porte. « Oui, il y a des derniers qui seront premiers, et des premiers qui seront derniers » (Lc 13, 30).

» La porte étroite reste fermée quand tu n'aimes pas comme j'ai aimé et quand tu n'espères pas en ma miséricorde. Elle s'ouvre quand tu vois Dieu comme un Père qui t'aime et quand tu rends le monde plus humain, donc plus divin.

» Je t'appelle à une conversion intérieure. Suis-moi jusque devant la porte étroite de la croix. Franchissons-la ensemble, elle donne accès à la Résurrection. Je te fais entrer dans l'intimité de la Trinité pour faire de toi un familier de mon cœur, éternellement.

Préférer Jésus

23^e dimanche du temps ordinaire C

Sg 9, 13-18 Phm 1, 9-10, 12-17 Lc 14, 25-33

« Quel homme peut découvrir les intentions de Dieu? Qui peut comprendre les volontés du Seigneur » (Sg 9, 13)? Chacun de nous, puisque nous avons l'Évangile. Mais pour découvrir Dieu et comprendre ses volontés, il faut commencer par s'asseoir. S'asseoir pour mieux écouter, c'est la condition par excellence du disciple. Les Équipes Notre-Dame en ont fait un devoir pour les couples. Comment se rencontrer comme époux et épouse s'il n'y a pas de temps en temps ce tête-à-tête?

On ne s'engage pas à la légère à la suite de Jésus, car ce qu'il demande est d'une telle exigence qu'il faut être prêt à y laisser sa peau. « Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher derrière moi ne peut pas être mon disciple » (Lc 14, 27). Il faut donc trouver le temps pour s'asseoir, pour réfléchir et prier Jésus, malgré tout ce qu'il y a à faire.

Jésus donne deux paraboles qui montrent l'importance de s'asseoir avant d'agir : celle de l'homme qui, voulant bâtir une tour, s'assoit pour calculer la dépense; celle du roi qui, partant en guerre, s'assoit pour revoir sa stratégie. Et nous ne prendrions pas le temps de nous asseoir pour prendre l'ultime décision : suivre Jésus ou non? rejeter ou accepter ce qui empêche de l'imiter?

Cet appel radical ne concerne pas seulement les prêtres, les religieux et les religieuses. Jésus s'adresse aux grandes foules, donc à nous tous. Il faut y penser, en faisant confiance à Jésus et en regardant en avant. L'exigence est claire : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa

femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple » (Lc 14, 26).

Encore une fois Jésus dérange et bouscule nos priorités. Sa parole questionne, elle crée du sens en nous déstabilisant. Jésus demande de le préférer à toutes nos amours, de s'attacher d'abord à sa Personne. Notre corps est créé pour se donner et pour vivre en communion. Préférer le Christ, c'est devenir son corps mystique, l'aimer de cet amour *sponsal* dont Dieu aime. En préférant le Christ plus que tout, nous vivons mieux nos amours. En aimant le Christ en premier, nous aimons vraiment les autres, surtout ceux qui nous sont proches, comme notre conjoint ou conjointe, nos enfants et petits-enfants, puisque c'est le Christ qui aime en nous.

L'amour du Christ est prioritaire. Cela ne va pas sans souffrance, comme dans toute vie. Mais la croix est moins lourde à porter lorsqu'on marche derrière Jésus. Elle nous aide à renoncer à tout pour cette perle de grand prix, l'Époux qui nous invite aux noces éternelles.

Accumuler pour soi ou pour Dieu

25^e dimanche du temps ordinaire C

Am 8, 4-7 1 Tm 2, 1-8 Lc 16, 1-13

L'argent fascine. Il donne l'illusion de la toute-puissance, même si le coffre-fort ne suit pas le corbillard. L'argent n'a pas d'odeur, dit-on, mais que de gens s'y attachent comme s'il s'agissait du plus précieux des parfums. L'argent est-il si sale qu'il ne peut nous rendre que malhonnête, comme ce gérant dont Jésus fait l'éloge de l'habileté? Le gérant ne perd pas son temps pour assurer son avenir, il se fait des amis avec l'argent trompeur qui vont l'accueillir un jour « dans les demeures éternelles » (Lc 16, 9). *Time is money*, disent les Américains.

Jésus est à l'aise avec l'argent, il en parle souvent et librement. Il invite certains à se dépouiller de tous leurs biens, et d'autres à bien les gérer selon l'Évangile. Il ne condamne pas l'argent en lui-même, mais en dénonce l'attachement excessif, « au lieu de s'enrichir auprès de Dieu » (Lc 12, 21), en s'abandonnant entre ses mains et en lui faisant confiance. Heureux ceux qui sont dépossédés d'eux-mêmes, ils accumulent pour Dieu.

L'argent et les richesses font partie de la création et sont au service du bonheur que Dieu veut pour tous. Souvent, ce sont ceux qui en ont trop qui s'offrent le luxe de mépriser l'argent. Et que dire de ces « spirituels » qui ne veulent pas en entendre parler, comme si le rapport avec l'argent n'avait rien à voir avec la spiritualité. Car il s'agit bien plus du rapport à l'argent que de l'argent lui-même que Jésus met en garde : « Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent » (Lc 16, 13). Nous sommes dépendants de l'un ou de

l'autre. Il faut choisir : mettre humblement sa confiance en Dieu, en se recevant de lui, ou dans les richesses, en se repliant sur soi-même.

Jésus ne demande pas d'avoir la bourse plate, mais de ne pas se préoccuper de la remplir. Nous le savons bien, l'argent ne fait pas le bonheur, même s'il aide à payer le beurre. Bien sûr, il faut en avoir pour vivre, mais il faut sans cesse être vigilant pour ne pas se faire avoir en y attachant trop d'importance. La première place n'appartient qu'à Dieu. L'argent est un lieu de vérité qui questionne notre relation à Dieu : où est notre cœur? quelle est notre quête? en qui mettons-nous notre confiance? sommes-nous capables de donner joyeusement?

Jésus exhorte ses disciples à se méfier d'eux-mêmes pour ne pas faire de l'argent trompeur une idole qui prend la place de Dieu. L'argent n'est qu'un instrument au service de l'épanouissement du monde. Tout est dans le don, fait avec joie et amour. La petite Thérèse en a fait sa devise : «L'Amour ne se paie que par l'Amour».

Tout est prêt

28^e dimanche du temps ordinaire A

Is 25, 6-10 Ph 4, 12-14, 19-20 Mt 22, 1-14

Jésus raconte une histoire de noce qui commence ainsi : «Le Royaume des cieux est comparable à un roi qui célébrait les noces de son fils» (Mt 22, 2).

Jésus sait qu'il est difficile de décrire avec des mots humains les mystères du Royaume de cieux, aussi s'exprime-t-il en poète. Il utilise des paraboles, des images et des comparaisons qui nous font mieux comprendre ce qui est dit. Pourtant, ses paraboles ne nous facilitent pas toujours la tâche. Ici, il est question d'un roi qui invite, des invités qui refusent et tuent les serviteurs du roi, de ce même roi qui fait périr les meurtriers, d'un homme maltraité parce qu'il ne portait pas le vêtement de noce... Est-ce cela le Royaume? Tant de violence! J'y vois surtout le désir d'un Dieu époux dont l'amour n'est pas aimé par tous et qui souffre de voir que s'il y a beaucoup d'appelés, «les élus sont peu nombreux» (Mt 22, 14).

Comment faire écho à cette « Bonne Nouvelle »? La Parole nous ébranle et nous force à nous poser des questions, ce qui est bon signe. Elle aiguillonne notre cœur pour que nous relevions les traces d'un Dieu qui se laisse chercher, pour que nous bâtissions son Royaume qui est déjà là et toujours à venir.

«Tout est prêt: venez au repas de noce» (Mt 22, 4). Tout le monde est invité à cette grande invitation de la part de Dieu, celle de son union avec nous. Les prophètes de l'Ancien Testament en parlaient déjà de cette union nuptiale entre Dieu et son peuple. L'Évangile présente Jésus comme l'Époux de

ces noces attendues. Maintenant, tout est prêt. Dire oui à ces noces divines, c'est accepter que cette relation nous transforme profondément, comme dans une vie de couple, mais toujours pour le meilleur.

Dieu ne peut qu'attendre; il ne force personne à répondre comme il ne force pas à entrer dans la salle de noce. Le frère aîné de l'enfant prodigue refuse de faire la fête parce qu'il se scandalise de l'amour gratuit de son père qui se traduit par le pardon. Comme les invités de la noce, il ne sait pas que le nom du père est amour.

Le salut est « servi » par Jésus lui-même. Mettons notre « costume du dimanche », cet habit de noce qu'est le Christ. Dans la culture du temps de Jésus, le vêtement exprimait la personne. Revêtir l'habit de noce, c'est revêtir le Christ, et participer ainsi à l'être même de Dieu. Le banquet offert à chaque eucharistie nous permet de devenir un peu plus Celui que nous recevons dans sa Parole et dans son Pain.

Un et Trine

Dimanche de la Trinité A

Ex 34, 4-6, 8-9 2Co 13,11-13 Jn 3, 16-18

L'autre jour, j'ai rencontré une femme enceinte qui attendait des triplets. Cette image n'évoque-t-elle pas, bien imparfaitement il va sans dire, le mystère de la Sainte Trinité : trois personnes en une? Cette femme enceinte illustre pour moi l'amour qui est don, vie, échange, différence, mouvement, communion, relation. Tel est notre Dieu. Jésus nous a révélé son secret le plus intime : Dieu est un en trois personnes, car il est amour.

Le Dieu que nous cherchons est donc trois. Étonnant, n'est-ce pas? Dieu n'est pas seul, bien qu'il soit unique. Dieu est Un et Trine : le Père créateur, le Fils unique de même nature que le Père, l'Esprit qui procède du Père et du Fils. C'est mathématiquement clair en christianisme, mais difficile à comprendre. Le Père est tout l'amour donné, le Fils est tout l'amour reçu, l'Esprit est le « et » entre les deux, le baiser du Père et du Fils disait saint Bernard, celui qui lie et relie. L'Esprit est tout l'amour partagé entre le Père et le Fils. Cet amour est répandu sur nous au jour de notre baptême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

La raison se bute à une énigme quand elle veut formuler le dogme chrétien de la Trinité. Augustin n'a-t-il pas dit que tenter d'expliciter ce mystère, c'est comme vider la mer avec une cuiller ? Thomas d'Aquin, dont sa *Somme théologique* porte l'empreinte d'une réflexion philosophique sur la Trinité, ne dira-t-il pas à la fin de sa vie qu'au regard du mystère tout ce qu'il a écrit est de la paille ! « Dieu nous est connu comme inconnu », affirmait-il.

Non pas que le mystère de Dieu soit incompréhensible pour l'intelligence. C'est plutôt que le mystère est d'une telle plénitude qu'il dérouté la raison, un

peu comme le soleil nous aveugle en plein midi. La raison saisit ce qu'elle peut; c'est « notre regard qui manque à la lumière », écrivait Gustave Thibon. Reste le silence de l'oraison, où Dieu se laisse voir dans la nuit de notre foi.

Nous ne retrouvons pas le mot « Trinité » dans la Bible. Dieu est surtout révélé comme un créateur et un amoureux avec qui l'on fait alliance librement. Il est Lumière et Amour, nous annonce saint Jean; relation entre trois personnes, don de vie, communion incandescente que le moine russe Andreï Roublev a si bien rendue dans son icône flamboyante de la Trinité.

Jésus nous montre que le Père n'est pas replié sur lui-même. « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en Lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle » (Jn 3, 16). Dieu ne peut pas faire autrement que d'aimer, de se donner, de se répandre. Miséricorde est son nom

Notre rapport avec Dieu et avec les autres doit être à l'image des relations d'amour qui existent dans la Trinité : don, accueil, communion. C'était là le grand souhait de saint Paul : « Que la grâce du Seigneur Jésus Christ, l'amour de Dieu et la communion de l'Esprit Saint soient avec vous tous » (2 Co 13, 13).

Ce que Dieu a uni

27^e dimanche du temps ordinaire B

Is 5, 1-7 Ph 4, 6-9 Mt 21, 33-43

Qu'est-ce que l'amour? Un mystère qui nous dépasse et nous surprend. C'est ainsi que Dieu le poète, au moment de créer la femme, fait tomber sur l'homme «un sommeil mystérieux» (Gn 2, 21). À son réveil, une belle surprise l'attend; l'homme découvre l'aide tant désirée : «Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair» (Gn 2, 23). La conséquence de cette sorte de coup de foudre ne se fait pas attendre: «À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un» (Gn 2, 24).

Jésus reprend cette parole dans une discussion avec les pharisiens qui lui tendent un piège sur la question controversée du divorce. Il les renvoie à l'intention originelle du Créateur. L'homme et la femme, bien que différents, sont d'une même nature humaine créée à «l'image de Dieu» (Gn 1, 27). Là réside la grandeur de leur union qui puise à la source de tout amour, Dieu.

L'homme et la femme sont appelés à ne faire qu'une seule chair dans l'amour, bien qu'ils demeurent toujours deux, avec leurs différences. Jésus ne prône pas la fusion, mais la reconnaissance de deux libertés en devenir qui ont pour mission de s'aimer et de fonder une famille. Toute fusion mène à la confusion, alors que la communion conduit à la transformation. L'unité d'une seule chair est possible quand les différences sont surmontées par l'amour. La Parole qui les unit les aide à devenir des témoins de l'amour et du pardon.

Cette unité fondamentale du couple est à sauvegarder à tout prix : «Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas» (Mc 10, 9). La vigueur de l'enseignement de Jésus déconcerte les disciples qui le questionnent de nouveau sur ce sujet à la maison. Jésus réaffirme avec force la vocation du couple. Il ne prend pas un point de vue légaliste mais s'appuie sur le dessein de Dieu, tel qu'exprimé dans la Genèse. Même s'il met la barre haute, Jésus fera toujours un large accueil aux pécheurs et aux exclus. Cet accueil inconditionnel des blessés de la vie s'applique aussi à tous ces couples qui ont vu leur amour mourir sur la patine du temps.

L'amour veut durer, mais il est si fragile. En se mariant, les chrétiens se donnent du temps pour s'aimer, à l'exemple du Christ qui a donné sa vie pour son Église (Ep 5, 21-33). Il faut de la patience, de la confiance, du pardon, de la gratuité, du dialogue, du don de soi. C'est une vocation à la sainteté, un appel lancé à être plus humain. Et plus l'amour est profondément humain, plus il est divin. Cet amour nous tire hors de nous-mêmes et attrape notre «oui» pour l'éternité.

Un conte de Noël

Nativité du Seigneur

Is 9, 1-3, 5-6 Tt 2, 11-14 Lc 2, 1-14

Décembre venait à peine de commencer que le courrier s'empilait au bureau du Père Noël. Des milliers d'enfants avaient déjà posté leurs lettres à la célèbre adresse : *Père Noël, Pôle Nord, HOH OHO, Canada*.

Le joyeux bonhomme, affairé à l'organisation de la grande nuit du 25 décembre, n'avait plus le temps de s'occuper du courrier. Il avait choisi des lutins, parmi les plus âgés, pour répondre aux enfants en son nom. Tous recevaient une réponse, tempête de neige ou non, à moins d'une grève des postes. Le Père Noël y tenait plus qu'à ses rennes.

Mais les demandes des enfants dépassaient souvent les simples jouets à la mode. Certains voulaient un petit frère ou une petite sœur, d'autres un papa, une maman, la santé... Les lutins ne savaient plus trop quoi répondre. Ils en parlèrent au Père Noël. «C'est toujours la même chose, leur dit-il, mais je pense que c'est encore pire cette année. Les enfants veulent ce que je ne peux pas vraiment leur donner : la paix et l'amour. Et je n'ai qu'une seule nuit pour ne pas les décevoir. Il faut que j'en parle à l'enfant de Bethléem».

Le vieux barbu l'aimait bien ce Jésus, présent dans les trop rares crèches des arbres de Noël. Ce n'était pas sa faute s'il était plus populaire que lui dans le cœur de tant d'enfants. Dès novembre, la publicité ne parlait que de son traîneau rempli de cadeaux. Pourtant, il savait que Jésus seul pouvait combler les enfants déçus par la vie. Sans ce divin enfant, serait-ce encore Noël, pensait-il, en caressant de sa main droite sa grosse barbe blanche.

Le lendemain matin, il sortit tout joyeux de sa maison de glace et entra dans l'atelier des lutins. Il alla vers les anciens et leur dit de sa voix tonitruante : «Tous les soirs, vous m'apporterez les lettres d'enfants tristes et nous les lirons à Jésus. Il connaît chaque enfant par leur nom. Il nous inspirera ce que nous devons écrire. Lui seul peut allumer une étoile dans le cœur de chacun. Faisons-lui confiance!» C'est ainsi que le Père Noël, malgré ses nombreuses occupations, répondit aux enfants malheureux. Tous les soirs, avant de se coucher, il priait leurs anges gardiens de les guider vers l'Enfant-Dieu.

Si une nuit de décembre, vous sortez dehors, sans faire de bruit, vous entendrez peut-être les anges reprendre le cantique de louange au « nouveau-né emmailloté et couché près d'une mangeoire » (Lc 2, 12), entre Marie et Joseph : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime » (Lc 2, 14). Une étoile brillera alors dans les yeux d'un enfant.

Des témoins de la Parole

Ceux qui s'étaient dispersés allèrent répandre partout la Bonne Nouvelle de la Parole.

Ac 8, 4

Le temps de l'espérance

1^{er} dimanche de l'Avent C

Jr 33, 14-16 1 Th 3, 12-4.2 Lc 21, 25-36

L'Avent marque une nouvelle année du cycle liturgique, qui culmine à Pâques. Ce cycle ne nous enferme pas sur nous-mêmes, mais nous entraîne comme une spirale dans la rencontre et le retour du Seigneur. Chacun privilégie telle fête, moi c'est l'Avent que je préfère. Ma prière, faite de désir, d'attente et d'espérance, trouve chaussures à ses pieds. La Parole épouse ma quête : « Voici venir des jours où j'accomplirai la promesse de bonheur » (Jr 33, 14).

Trois grandes figures bibliques traversent ce cycle liturgique comme des météores de la Parole : Isaïe, Marie et Jean Baptiste. Les trois ont répondu « oui » à l'appel du Seigneur en vue d'une mission particulière : Isaïe, prophète du Serviteur sur qui « reposera l'Esprit du Seigneur » (Is 11, 2) ; Marie, mère de Jésus, Fils de Dieu, dont le « fiat » inaugure la nouvelle création ; Jean Baptiste, précurseur du Messie, qui appelle à la conversion, « car le Royaume des cieux est tout proche » (Mt 3, 2).

Trois vocations, trois réponses décisives à la Parole. J'entendis alors la voix du Seigneur qui disait, raconte Isaïe : « Qui enverrai-je? qui sera notre messager? » Et j'ai répondu : « Moi, je serai ton messager : envoie-moi. » (Is 6, 8). Marie répondit à Gabriel : « Voici la servante du Seigneur; que tout se passe pour moi selon ta parole. » (Lc 1, 38). Jean Baptiste annonça : « Un homme ne peut rien s'attribuer sauf ce qu'il a reçu du Ciel. Vous-mêmes pouvez témoigner ce que j'ai dit : Je ne suis pas le Messie, je suis celui qui a été envoyé devant lui « » (Jn 3, 27).

Temps de l'Avent, temps du désir. « Voici le temps du long désir où l'homme apprend son indigence », chantons-nous dans une hymne. Ce temps d'attente du Sauveur questionne la soif qui nous tourmente, le désir qui nous habite. La réponse se trouve au fond du cœur, ce fond secret, qui est « le fond de Dieu », disait Maître Eckhart. C'est là, dans l'indigence de notre crèche intérieure, que le Dieu fait homme se révèle pour nous partager son désir d'aimer, sa soif de nous rencontrer.

Temps de l'Avent, temps d'éveil. Éveil à soi d'abord pour mieux nous éveiller en Dieu : « Restez éveillés et priez en tout temps » (Lc 21, 36). Le Dieu prodigieux fait du neuf et passe en secret dans nos vies. Il vient tracer en nous son chemin, relève nos têtes dans la nuit du monde, nous enfante à la vraie prière. Il dresse les tables de sa Parole et de son Pain, habite nos questions et nos cris, éclaire nos veilles et nos engagements.

Temps de l'Avent, temps d'espérance. Péguy évoque magnifiquement cette petite fille Espérance qui s'avance entre ses deux grands sœurs, la Foi et la Charité. C'est avec elle, cette petite, qui n'a l'air de rien, que nous nous préparons joyeusement à la venue de l'Enfant-Dieu. C'est elle qui nous tire vers Dieu et nous fait traverser les épreuves de la vie. Éternellement jeune, elle recommence toujours et défait l'habitude, car il n'y a rien de plus triste qu'une âme habituée.

« On obtient de Dieu autant qu'on en espère », répétait Jean de la Croix. Tel est le sens de l'Avent : temps du désir, d'éveil et d'espérance. Il vient notre Dieu. Il surgit comme l'aurore. Il ne tarde plus. Il nous donne son Esprit qui prie sans cesse en nous : « *Maranatha!* Viens, Seigneur Jésus ».

Pousse des cris de joie!

3^e dimanche de l'Avent C

So 3, 14, 17-18 Ph 4, 4-7 Lc 3, 10-18

La joie colore le 3^e dimanche de l'Avent, désigné anciennement le dimanche du *Gaudete*. La joie est un signe de la présence de Dieu dans nos vies et nos communautés. Elle chasse le défaitisme et le négativisme. Elle fleurit là où nous sommes plantés, au sein de notre monde, dans le terreau même de nos difficultés les plus noires.

Dans un contexte d'injustice sociale, où les plus forts écrasent les faibles, le prophète Sophonie parle d'un petit reste qui rayonnera de joie et d'humilité. Toute crainte disparaîtra, car le Seigneur de la danse prendra l'initiative. Son pas de joie affranchira le peuple de toute peur. Le prophète ne peut plus se contenir, et son cantique d'allégresse déborde jusqu'à nous :

« Pousse des cris de joie... Réjouis-toi, tressaille d'allégresse... Le Seigneur ton Dieu est en toi, c'est lui, le héros qui apporte le salut. Il aura en toi sa joie et son allégresse, il te renouvellera par son amour; il dansera pour toi avec des cris de joie, comme aux jours de fête » (So 3, 14, 17-18).

Comment retenir notre ardeur devant de telles paroles? Oui, Dieu est au milieu de nous, surtout depuis qu'il s'est fait chair et qu'il a vaincu la mort au matin de Pâques. Il sera toujours l'Emmanuel, « Dieu avec nous ». Paul témoigne de cette joie intérieure et invite les chrétiens à vivre dans la joie, même s'ils ont à souffrir : « Soyez toujours dans la joie du Seigneur » (Ph 4, 4). Les tribulations ne peuvent pas ébranler notre foi sereine au Christ ressuscité.

Alors, pourquoi nous inquiéter? Dieu est si proche. « Que votre sérénité soit connue de tous les hommes » (Ph 4, 5).

Jean Baptiste, l'ami de l'Époux ravi de sa présence, veut conduire les gens à cette joie du salut. Des foules, des publicains, des soldats, viennent à lui pour se faire baptiser et lui demandent : « Que devons-nous faire? » (Lc 3, 10). « Convertissez-vous! » Ce qui veut dire : changez intérieurement, partagez, vivez simplement, aimez les autres.

Luc mentionne que « le peuple était en attente » (Lc 3, 15). Tous se demandaient si Jean n'était pas le Messie. Une femme aussi était en attente d'un enfant, qui baptiserait « dans l'Esprit saint et dans le feu » (Lc 3, 16). Il est venu, il vient encore. Que devons-nous faire pour l'accueillir? Nous pourrions suivre ce conseil de saint Jacques : « Mettez la Parole en application, ne vous contentez pas de l'écouter : ce serait vous faire illusion » (Jc 1, 22).

La question reste ouverte. Mais quoique nous fassions, que notre vie soit un *Magnificat*, avec Marie, la cause de notre joie. Et notre joie parlera par elle-même. Elle sera contagieuse pour notre entourage. N'est-ce pas la meilleure manière d'annoncer « au peuple la Bonne Nouvelle » (Lc 3, 18)?

La joie pascale

Dimanche de Pâques A

Ac 10, 34, 37-43 Col 3, 1-4 Jn 20, 1-9

Le Christ est ressuscité! Comment rester insensible à l'annonce d'une si bonne nouvelle? Depuis Marie Madeleine, Pierre, Jean et les autres, ce cri de joie s'est communiqué de génération en génération comme un feu brûlant les cœurs. Jésus est vivant, il a tué la mort et emporté nos sépultures dans sa gloire. Nous en sommes témoins. Ô mort, où est ta victoire? Oui, Jésus est présent avec nous, l'espérance est désormais possible. « En mourant, il a détruit notre mort; en ressuscitant, il nous a rendu la vie. C'est pourquoi le peuple des baptisés, rayonnant de la joie pascale, exulte par toute la terre » (Préface pascale I).

Cette joie pascale est difficile à décrire tant elle est profonde. Avec Pierre et Jean, nous demeurons silencieux devant le tombeau vide, un silence émerveillé comme devant un abîme d'amour et de foi. La résurrection de Jésus rend l'Église souriante. Cette joie est fragile comme tout ce qui commence; une joie d'aube qui ne fait pas de bruit, une joie intérieure pleine de promesse, une joie mystique plus forte que la mort. « Joie, Joie, Joie, pleurs de joie », s'exclamait Pascal dans son *Mémorial*, « Dieu des vivants et non des morts ».

La résurrection de Jésus apparaît pour plusieurs comme un fait du passé, une célébration d'un souvenir qui ne les concerne pas vraiment, contrairement à Noël, par exemple, beaucoup plus folklorique : décorations dans les magasins, rues illuminées, cantiques à la radio, père Noël, cadeaux, crèche, messe de minuit... Les œufs en chocolat, le tombeau vide et la veillée pascale ne font pas le poids. La joie pascale est moins commerciale et populaire que celle de

Noël. La célébration d'une naissance est tellement plus touchante que l'évocation de la mort, même s'il s'agit de notre libération.

Cette indifférence avec laquelle trop de chrétiens vivent le jour de Pâques, la fête des fêtes, dénote une grande incompréhension de la résurrection du Christ, déjà à l'œuvre dans nos vies. Plus notre foi au Ressuscité est vivante, plus la joie est profonde. Le Christ ressuscité n'appartient pas au passé car il est vivant. Il vient à nous au présent pour nous aider à combattre les pulsions de mort qui nous attirent et pour nous révéler un Dieu de joie. « Soyez sans crainte, allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront » (Mt 28, 10).

Pâques n'est pas la fête du passé mais de l'avenir, le passage de la mort à la vie éternelle. Nous savons où nous allons et quelle espérance nous habite. Pâques : joie de lutter pour la vie avec Jésus; joie d'être uni éternellement avec le Père, le Fils et l'Esprit, car la mort n'est plus le dernier mot. Non, ici un seul est de mise, chanté à l'infini : Alléluia, Alléluia, Alléluia...

Précurseur du Christ

Nativité de saint Jean Baptiste

Is 49, 1-6 Ac 13, 22-26 Lc 1, 57-66, 80

Jean Baptiste est un pisteur du désert au regard brûlé par l'attente du Royaume. « Convertissez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche »! (Mt 3, 2). Il est le précurseur du Christ, c'est-à-dire un ouvreur d'horizon, un passeur de vie, un sourcier de la Parole. « Il alla vivre au désert jusqu'au jour où il devait être manifesté à Israël. Il est appelé pour être envoyé en avant du Christ afin de préparer le chemin. Il fait le pont entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

« Moi, je baptise dans l'eau. Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas... Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde; c'est de lui que j'ai dit : Derrière moi vient un homme qui a sa place devant moi, car avant moi il était. Je ne le connaissais pas; mais, si je suis venu baptiser dans l'eau, c'est pour qu'il soit manifesté au peuple d'Israël » (Jn 1, 26, 29-31).

Quelle belle figure que ce messager ardent, « ravi de joie à la voix de l'Epoux » (Jn 3, 29), qui avait déjà tressailli dans le sein de sa mère Élisabeth lorsque Marie la visita. Il est une voix qui crie dans le désert, une main qui baptise sur les rives du Jourdain, un doigt pointé vers la Voie à suivre. « Voici venir derrière moi celui qui est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de me courber à ses pieds pour défaire la courroie de ses sandales. Moi, je vous ai baptisés dans l'eau; lui vous baptisera avec l'Esprit Saint » (Mc 1, 7-8).

Veilleur de Dieu, Jean voit au loin l'Agneau qui vient. Il prépare son chemin en préparant notre cœur à la conversion. Chemin du Seigneur, chemin de notre cœur, pour que ne s'éteigne pas la lampe de la prière. Et voici qu'il baptise le Messie qui prend sa main pour l'amener à l'ultime naissance, le martyr.

« J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : « L'homme sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit Saint » (Jn 1, 32-33).

Jean ne peut plus se taire devant l'injustice d'Hérode. La foi au Christ l'incite à vivre cette béatitude : « Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux » (Mt 5, 10). Et sa lampe s'éteint dans la prison d'Hérode pour que brille le Christ, la lumière du monde. Et sa voix s'amplifie dans la mort pour que crie la Parole faite chair.

« Oui, j'ai du prix aux yeux du Seigneur, c'est mon Dieu qui est ma force » (Is 49, 5).

Passionnés du Christ

Saints Pierre et Paul apôtres

Ac 12, 1-11 2 Tm 4, 6-8, 17-18 Mt 16, 13-19

Simon, originaire de Betsaïde, est un solide pêcheur au cœur tendre. Une question de Jésus l'interpelle : «Pour vous, qui suis-je?» (Mt 16, 15). Il répond avec enthousiasme : «Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant». Jésus touché par sa confiance change son nom et fonde l'Église sur son acte de foi : «Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle» (Mt 16, 18).

Saul, originaire de Tarse, est un pharisien attaché aux traditions du judaïsme. Théologien ardent et persécuteur de chrétiens, tout commence pour lui par une lumière et une voix sur la route de Damas : «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » (Ac 9, 4). Aveuglé, il répond par une question : «Qui es-tu, Seigneur?». Et la Parole fait son chemin en lui : «Je suis Jésus que tu persécutes» (Ac 9, 5). C'est le réveil du Christ en son âme. Les deux ne feront plus qu'un dans un même amour. «Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi» (Ga 2, 20).

Pierre s'emballe dès qu'il est question de Jésus. Il marche sur les eaux pour le rejoindre, mais s'enfonce au premier coup de vent (Mt 14, 25-33). Il veut le suivre partout, mais refuse qu'il lui lave les pieds (Jn 13, 8). Il jure qu'il ne l'abandonnera jamais, pourtant il le renie trois fois (Jn 18). Jésus lui pardonne et, après sa résurrection, lui pose par trois fois la seule question qui vaille : «M'aimes-tu?». Et le premier pape de répondre : «Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je t'aime» (Jn 21, 17). Il en fournira la preuve sur une croix, la tête en bas.

Paul, saisi par le Christ, ne s'appartient plus : «Il m'a rempli de force pour que je puisse annoncer jusqu'au bout l'Évangile et le faire entendre à toutes les nations païennes» (2, Tm 4, 17). Rien ne pourra le séparer de l'amour du Christ. Après un second emprisonnement à Rome, il aurait été décapité vers l'an 67 et enterré sur la route d'Ostie, à l'endroit où s'élève la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs

Pierre et Paul ne seront pas toujours d'accord. Leurs ministères sont nécessaires et complémentaires. C'est l'Esprit Saint qui conduit l'Église. Ils sauront surmonter les tensions entre institution et charisme. L'Église a donc raison de célébrer ces grands témoins de la Parole le même jour.

Jean-Paul II se réclamait de Pierre et de Paul. Certes, l'évêque de Rome est le successeur de Pierre. Mais son long pontificat avait montré qu'il était aussi le successeur de Paul, ayant porté la Parole dans tous les continents. Trois voix passionnées à la suite d'une même Parole qui continuent leur mission dans la communion des saints.

Archanges, bénissez le Seigneur

Saints Michel, Gabriel et Raphaël

Dt 7, 9-10, 13-14 ou Ap 12, 7-12 Jn 1, 47-51

Le 29 septembre, nous fêtons les archanges Michel, Gabriel et Raphaël. Des super anges, en plus légers! Comme tout ange, ils sont des envoyés de Dieu auprès des hommes. «Messagers du Seigneur, bénissez le Seigneur, vous, les invincibles porteurs de ses ordres, prompts à exécuter sa parole» (Antienne d'ouverture).

Les archanges arrivent les premiers parmi ces créatures spirituelles qui proclament l'inouï de Dieu. Ils sont souvent mandatés pour des missions impossibles. Ces agents très spéciaux ne cessent de se tenir devant la face de Dieu, le servant jour et nuit. Lorsqu'ils sortent de l'anonymat, ils portent un nom d'homme, et avec ce nom une fonction.

Il y a d'abord le chef Michel, «Qui est comme Dieu», combattant du Dragon. C'est le plus grand des esprits angéliques. Pas étonnant qu'on le retrouve au sommet d'un mont célèbre, entre Normandie et Bretagne. C'est le lutteur par excellence contre les forces du mal. Lorsque Dieu a besoin d'un ange fort et rapide, il envoie Michel.

Voici le diplomate Gabriel, nom qui signifie «homme de Dieu». Remarquez que c'est peut-être une femme, mais on ne s'attardera pas sur ce point. Mâle ou femelle, qu'importe, ces poids-plumes sont chastes. Le livre de Daniel présente Gabriel comme un ange-interprète. On le connaît surtout dans le Nouveau Testament pour ses apparitions à Zacharie et à Marie. Lorsque Dieu veut faire une grande annonce, il envoie Gabriel.

Enfin, il y a le compatissant Raphaël, qui veut dire «Dieu guérit». Cet ange débonnaire accompagne le jeune Tobit pour qu'il fasse un beau voyage. Avis aux pèlerins et voyageurs, il délivre aussi des esprits mauvais. Il se présente lui-même comme l'un des sept anges qui sont devant Dieu, lui offrant nos supplications gratuitement. Lorsque Dieu veut faire avancer quelqu'un sur le chemin de la vie, il envoie Raphaël.

Ces archanges de la lumière nous disent combien le bon Dieu est beau. Avec d'autres anges anonymes, ils nous font signe discrètement, sans forcer aucune porte: c'est une intuition à faire le bien, une chute évitée de justesse, une aide à devenir soi-même, une voix que l'on discerne, un geste au bon moment, une joie à vivre le moment présent...

En fêtant les archanges, l'Église nous dit que nous ne sommes pas seuls sur terre. Ils combattent avec nous contre les puissances des ténèbres. Ils nous invitent surtout à louer Dieu, et à faire avec eux des haltes d'adoration, s'abandonnant à la Parole. C'est alors qu'on les entend parfois passer, avec ou sans ailes, dans le silence amoureux de la prière.

Des saintes familles

La Sainte Famille C

1 S 1, 20-22, 24-28 1Jn 3, 1-2, 21-24 Lc 2, 41-52

Si la famille de Jésus est qualifiée de « sainte », les familles chrétiennes sont aussi appelées à l'être. Elles sont saintes par le baptême de leurs membres qui les fait entrer dans la grande famille de l'Église et dans la communion des saints. De familles humaines, elles deviennent « familles de Dieu », où le Père est source de toute paternité et maternité. « Il est grand, l'amour dont le Père nous a comblés : il a voulu que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1 Jn 3, 1).

Saintes nos familles lorsqu'elles vivent l'accueil, le pardon, le souci du plus petit, dans cet amour de Dieu sans cesse à construire au long des saisons. La sainteté est une question d'amour, non de perfection. Dieu veut des familles qui aiment, non des familles parfaites. Et si la Sainte Famille nous est donnée en exemple, bien que tardivement par Benoît XV en 1921, c'est afin de pratiquer comme elle les vertus familiales et de nous recentrer sur l'amour du Père qui nous unit au-delà des liens du sang. Pas facile, j'en conviens, mais la miséricorde de Dieu est toujours au rendez-vous.

Avant d'être traditionnelles, monoparentales, reconstituées, les familles chrétiennes sont saintes. Elles ne sont pas d'abord modèles de quelque chose, mais images de Quelqu'un; un Dieu Père, Fils et Esprit. À la suite de la famille de Nazareth, elles sont églises domestiques, icônes de la Trinité, lieux théologiques, où Dieu se révèle et se communique dans le concret des réalités conjugales et familiales. La vie ordinaire devient le lieu par excellence de la sainteté.

« Ce qui me fait du bien quand je pense à la Sainte Famille, c'est de m'imaginer une vie toute ordinaire », avouait la petite Thérèse. Oui, une vie toute simple, mais si profonde, où Jésus voit l'amour de son Père à l'oeuvre en Joseph et Marie. Vie réelle, à travers les peines et les joies quotidiennes, du lever au coucher, au travail et aux repas, où le Sauveur se prépare au don de sa vie. Vie familiale, faite de tendresse et de souffrance, où l'enfant qui grandit échappe à ses parents : « C'est chez mon Père que je dois être » (Lc 2, 49).

Nos familles aussi sont invitées à chercher Jésus, à dire oui à l'inattendu du Père, à ne pas tout comprendre, à aimer le conjoint et l'enfant tels qu'ils sont, à être fidèles à la parole de Dieu pour vivre la liberté des enfants de Dieu. « Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; alors vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres » (Jn 8, 32).

Toute une aventure! La seule qui vaille, celle de la sainteté, que nous propose la Sainte Famille, au cœur même de nos faiblesses et de nos blessures, de nos victoires et de nos échecs. Car il n'y a de véritable croissance que dans l'amour et le pardon, « sous le regard de Dieu et des hommes » (Lc 2, 52).

Foule immense de témoins

La Toussaint

Ap 7, 2-4, 9-14 1 Jn 3, 1-3 Mt 5, 1-12

Le Seigneur Jésus est glorifié dans ses saints et dans ses saintes. Il est le Premier-né d'entre les morts qui entraîne à sa suite une foule innombrable de témoins de sa parole. On fait mémoire d'eux en la fête de la Toussaint, « foule de toutes nations, races, peuples et langues » (Ap 7, 9).

Il y a ceux et celles qui sont béatifiés et canonisés officiellement par l'Église. J'en ai parlé abondamment dans le livre *Les saints, ces fous admirables* (Éd. des Béatitudes et Novalis, 2005). Il y a aussi les autres qui ne sont pas élevés sur les autels. Ces saints anonymes, membres du Corps du Christ, sont des phares dans notre nuit. Ils ne brillent pas comme des « stars », mais éclairent humblement de la lumière même du Christ.

Les saints connus de Dieu seul ne sont d'aucun calendrier. Ces saints du réel quotidien, on les retrouve souvent dans nos propres familles : ces ancêtres qui nous ont précédés dans le Royaume; ces pères et mères de famille qui, en se donnant à leurs enfants jour et nuit, ont bâti l'Église; ces jeunes de nos villes qui n'ont souvent que leurs blessures pour y faire jaillir l'eau vive de l'Esprit. Ce sont aussi ces prêtres, religieux et religieuses, laïcs et missionnaires, qui ont enfanté les autres à la foi au Christ ressuscité. Le souvenir de leur témoignage nous inspire la route à prendre pour arriver à bon port.

Cette liste de saints anonymes, jeunes et vieux, blessés et aimés, faibles et vulnérables, est dressée au carrefour des chemins du monde. Ce sont des

icônes du Royaume qui nous révèlent la beauté du Dieu fait homme. Ils sont les plus heureux des hommes et des femmes de ce temps, parce qu'ils ont su accorder librement leurs corps à la danse de l'Évangile et à la musique des Béatitudes.

L'Église a choisi le texte des Béatitudes pour l'évangile de la Toussaint afin de nous montrer que cette sainteté est accessible à tous. C'est d'abord un portrait de lui-même que Jésus dresse : Heureux les pauvres en esprit, les affligés, les doux, les cœurs purs, les miséricordieux, les artisans de paix, ceux qui ont faim et soif de justice, car le royaume de Dieu est à eux (Cf Mt 5, 1-12).

Ce ne sont pas nos œuvres que Dieu désire, mais l'amour qui fait les œuvres. La vie ordinaire et les réalités conjugales et familiales (conjoint, enfant, sexualité, métier, maison, quartier, école, repas, loisir, etc.) deviennent alors le lieu de la sainteté, c'est-à-dire le lieu de l'accueil et de l'amour. Depuis l'incarnation du Dieu fait homme, il ne peut pas y avoir d'opposition entre amour de Dieu et amour du prochain, spiritualité et sexualité, prière et travail, sainteté et vie ordinaire.

La sainteté n'est pas réservée aux évêques, prêtres, religieux et religieuses. Elle ne se limite pas à un état de vie particulier et ne porte pas toujours des habits à la mode. Elle déborde des cloîtres et des églises. Nous la retrouvons assise au seuil de nos maisons. Elle prend spécialement sa joie chez les exclus de la société, les blessés de la vie, les petits de vertus, les souffrants de partout. Qui pense la posséder l'échappe. On ne peut la saisir qu'avec des mains vides. Elle est comme Dieu, elle s'accueille, tout simplement, avec un cœur d'enfant.

L'homme juste

Saint Joseph

2 S 7, 4-5, 12-13, 15 Rm 4, 13, 16-18, 22 Mt 1, 16, 18-21, 24

Joseph, l'homme discret, demeure un grand inconnu. Il est évoqué brièvement comme « un homme juste » (*Matthieu* 1, 19), parce qu'il s'ajuste à la parole de Dieu. Humble charpentier de Nazareth, il est de la descendance du roi David, d'où doit naître le Messie. Sa généalogie s'insère dans une histoire sainte car elle tire son sens de la fidélité de Dieu à ses promesses. Ainsi, Jésus est fils d'Abraham, fils de David, fils légal de Joseph et Fils de Dieu. « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus, que l'on appelle le Christ » (Mt 1, 16).

Pouvons-nous imaginer le déchirement qui le pousse à vouloir répudier en cachette sa jeune fiancée enceinte de l'Esprit-Saint, son étonnement lorsque l'ange lui annonce le mystère de l'Emmanuel vivant par Marie? « Voici que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme : car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Mt 1, 20-21).

Joseph accueille discrètement Marie dans sa maison alors qu'elle n'est pas enceinte de lui. Il dit oui à une mission qui le dépasse. Il reconnaît le Souffle de Dieu en travail dans le corps de son épouse, la Mère de Dieu. Comme elle, il est l'humble serviteur du Seigneur, coopérant avec foi à la réalisation du plan de Dieu pour le salut du monde. Il y a entre eux une union des âmes qui transcende les corps et qui inaugure un nouveau testament, une nouvelle alliance. Leur

amour mutuel traduit à la perfection l'alliance de Dieu avec son peuple, la grande aventure de l'Incarnation.

Joseph est l'homme responsable qui prend soin de Marie et de Jésus. Il va son chemin avec eux, de Bethléem en Égypte, de Jérusalem à Nazareth, petit bourg d'environ 150 habitants. Il est plein de tendresse pour sa famille. Il veille sur eux, les assiste dans tous leurs besoins, s'affaire aux tâches quotidiennes, jubile dans son coeur lorsque Jésus l'appelle *abba*, papa, avant qu'il ne le dise à son Père du ciel. Il est angoissé, comme bien des parents, lorsqu'il cherche son fils de douze ans à Jérusalem. Il ne comprend pas encore que Jésus doit être au service d'un autre *Abba*, qu'il doit révéler son mystère de salut ici-bas.

Joseph est l'homme du travail bien fait. Être charpentier à cette époque, c'est travailler le bois, que cela soit les instruments de la culture, les coffres des ménages, la construction des toits. Il montre à son fils la noblesse du travail manuel et la primauté de l'amour en toutes choses. Lorsqu'il mourra, Jésus pourra continuer le métier de son père et prendre soin de sa mère.

Joseph est vénéré en Orient à partir du IV^e siècle, mais il faut attendre Thérèse d'Avila pour que son culte se répande en Occident. En 1624, les Récollets célèbrent saint Joseph comme patron et protecteur spécial du Canada. Le bienheureux frère André lui voue un grand amour en fondant l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal. Pie IX, en 1870, le proclame patron de l'Église universelle et fixe sa fête au 19 mars. Patron des ouvriers, il est également fêté le 1er mai, jour de la fête du travail, suite à une décision de Pie XII. Jean XXIII le fait ajouter à la liste des saints invoqués au Canon de la messe avant la consécration.

Marie, comme un beau poème

Assomption de la Vierge Marie

Ap 11, 19-12, 6,10 1Co 15, 20-26 Lc 1, 39-56

Marie est belle comme un poème qui donne à la parole son maximum de sens. « Voici la servante du Seigneur ; que tout se passe pour moi selon ta parole » (Lc 1, 38). Elle est le poème du Verbe fait chair qui la visite, l'enveloppe et la soulève. Porte du ciel, elle nous fait sentir de l'intérieur ce Dieu qui nous dépasse et qui nous aime. De l'Annonciation à l'Assomption, c'est toujours son *Fiat*, jamais repris, qui se prolonge en un vibrant *Magnificat*.

Marie agit un peu comme la plus belle des poésies ; elle rend visible l'invisible, elle traduit le spirituel en paroles, elle rend compte du mystère qui l'habite dans le silence de la prière. Marie et la poésie : un chemin d'écoute, une quête de joie, un chant d'amour. Pas étonnant que tant de poètes l'ont chantée dans leurs plus beaux mots, tant de peintres l'ont magnifiée de couleurs éclatantes, tant de musiciens l'ont exaltée de notes sublimes, et tant de gens ordinaires l'invoquent avec un amour confiant.

Dans une homélie prononcée lors de la messe de l'Assomption du 15 août 2005, le pape Benoît XVI, en méditant sur le *Magnificat*, montrait comment Marie était liée à la Parole :

« Cette poésie de Marie – le *Magnificat* – est entièrement originale; toutefois, elle est, dans le même temps, un « tissu » composé à partir de « fils » de l'Ancien Testament, à partir de la Parole de Dieu. Et ainsi, nous voyons que Marie était, pour ainsi dire, « chez elle » dans la Parole de Dieu, elle vivait de la Parole de Dieu, elle était pénétrée de la Parole de

Dieu. Dans la mesure où elle parlait avec les paroles de Dieu, elle pensait avec les paroles de Dieu, ses pensées étaient les pensées de Dieu. Ses paroles étaient les paroles de Dieu. Elle était pénétrée par la lumière divine et c'est la raison pour laquelle elle était aussi resplendissante, aussi bonne, aussi rayonnante, d'amour et de bonté. Marie vit de la Parole de Dieu, elle est imprégnée de la Parole de Dieu. Et le fait d'être plongée dans la Parole de Dieu, le fait que la Parole de Dieu lui soit totalement familière, lui confère également la lumière intérieure de la sagesse. Et ainsi, Marie parle avec nous, elle nous parle, elle nous invite à connaître la Parole de Dieu, à aimer la Parole de Dieu, à vivre avec la Parole de Dieu et à penser avec la Parole de Dieu. Et nous pouvons le faire de façons très diverses: en lisant l'Écriture Sainte, en particulier en participant à la Liturgie, dans laquelle, au cours de l'année, la Sainte Église nous présente tout le livre de l'Écriture Sainte. Elle l'ouvre à notre vie et le rend présent dans notre vie. » (www.zenit.org)

Marie est bienheureuse et donnée en exemple surtout parce qu'elle a cru à la Parole : « Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur » (Lc 1, 45). Nous sommes de la famille de Jésus si, à l'exemple de Marie, nous vivons de la Parole : « « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique » (Lc 8, 21).

La Vierge Marie, présente au Calvaire et au Cénacle, est pleine capacité d'accueil de cette parole et de cette croix qui transforment la mort en résurrection. Si la beauté sauve le monde, comme l'écrit Dostoïevski, n'est-ce pas celle du Crucifié et de sa mère dans leur prière? Les *Stabat Mater*, de Pergolèse à Arvo Pärt, nous rendent Marie proche de nos douleurs et de nos prières. Elle nous a tous pris sur son cœur au pied de la croix, à la mesure des bras ouverts du Fils. Maintenant qu'elle est au ciel, avec son âme et son corps,

elle attire l'Esprit sur nous. Comme l'écrivait Louis-Marie Grignion de Montfort, lorsque Marie est chez quelqu'un, l'Esprit y bondit.

Mon épouse et moi récitons chaque jour ce texte de consécration, inspiré de Montfort. Cette prière, je l'ai dite la première fois au Foyer de charité de Châteauneuf-de-Galaure en septembre 1973, où vivait Marthe Robin. Je l'ai reprise souvent avec d'autres communautés, en Église : l'Arche de Jean Vanier, la Famille Marie-Jeunesse, la communauté des Béatitudes... À vous de la faire vôtre, pour devenir des témoins de la Parole :

Je te choisis, aujourd'hui, ô Marie,
en présence de toute la cour céleste,
pour ma mère et ma reine.
Je te livre et consacre,
en toute soumission et amour,
mon corps et mon âme,
mes biens intérieurs et extérieurs,
et la valeur même de mes bonnes actions
passées, présentes et futures,
te laissant un entier et plein droit
de disposer de moi,
et de tout ce qui m'appartient sans exception,
selon ton bon plaisir,
à la plus grande gloire de Dieu,
dans le temps et l'éternité.
Amen.

Conclusion

33^e dimanche du temps ordinaire C

MI 3,19-20 2 Th 3, 7-12 Lc 21, 5-19

Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ? Tu as les paroles de la vie éternelle (Jn 6, 68).

Il vient, celui qui est déjà venu, pour achever ce qu'il a commencé. « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » (Mt 28, 18). Il se lève «le Soleil de justice» qui apporte «la guérison dans son rayonnement» (MI 3, 20). Il emprunte le chemin de la Bible, de l'année liturgique, des sacrements, des témoins, des signes des temps que nous découvrons au jour le jour dans le monde et l'Église. Ses paroles sont esprit et vie.

Il vient «le jour du Seigneur, brûlant comme une fournaise» (MI 3, 19). Notre histoire n'est pas absurde, elle va vers un monde nouveau, où la mort ne sera plus. Le monde ancien s'en va, Dieu sera tout en tous. Relevons la tête au milieu des épreuves, Dieu nous fait signe au cœur de ce temps. «Quand vous entendrez parler de guerres et de soulèvements, ne vous effrayez pas : il faut que cela arrive d'abord, mais ce ne sera pas tout de suite la fin» (Lc 21, 9).

Il vient celui qui ouvre la grande marche de la libération. Il ne rompt pas le roseau broyé et n'éteint pas la flamme vacillante. Heureux les persécutés

pour la justice à cause de son nom : «On portera la main sur vous et on vous persécutera... Ce sera pour vous l'occasion de rendre témoignage» (Lc 21, 12-13). Comment? En prenant « le casque du salut et l'épée de l'Esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu » (Ep 6, 17).

Il vient celui qui veut demeurer auprès de nous : « Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, nous irons demeurer auprès de lui » (Jn 14, 23). Notre corps donné par amour pour Jésus révèle la communion du Père, du Fils et de l'Esprit. Il est habité d'un langage et d'une sagesse «à laquelle tous vos adversaires ne pourront opposer ni résistance ni contradiction» (Lc 21, 15).

Il vient celui qui nous donne la force de l'Esprit sur le chemin de son second avènement. Il nous rassemble en Église pour avancer au large et raviver notre espérance. Son Esprit nous rend forts devant ceux qui disent que Dieu est mort. Sa joie nous transfigure malgré tant de vents contraires et de crimes à la une des médias. Nous n'avons rien à craindre, Jésus nous redit aujourd'hui : «Pas un cheveu de votre tête ne sera perdu» (Lc 21, 18).

Il vient celui qui viendra nous ressusciter avec lui, et tous les morts avant nous. Ce jour de gloire éclaire déjà nos corps comme une aurore. Sa lumière dissipe les ténèbres du mal. Tenons donc le bon combat! Restons éveillés dans le silence de la prière! Hâtons le retour du Christ par notre foi, notre espérance et notre amour! « Rappelez-vous les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : Il fallait que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes » (Lc 24, 44).

Il vient notre Dieu. « L'herbe se dessèche et la fleur se fane, mais la parole de notre Dieu demeure pour toujours » (Is 40, 8). Sa parole traverse les saisons de la vie. Nous en percevons l'écho depuis l'enfance. « Le ciel et la

terre passeront, mes paroles ne passeront jamais » (Mt 24, 35). La parole nous emporte comme une musique qui ouvre le cœur à la liberté. Ne serait-ce pas la chanson de l'Agneau? Jouons-la, aujourd'hui, pour la vie éternelle. «C'est par votre persévérance que vous obtiendrez la vie» (Lc 21, 19).

Annexe

L'écoute et l'annonce de la Parole de Dieu

Extraits du discours du pape Benoît XVI aux participants au congrès international pour le 40^e anniversaire de la Constitution dogmatique sur la Révélation divine *Dei Verbum*, le 16 septembre 2005.

La Constitution dogmatique sur la Révélation divine, dont je fus témoin de l'élaboration, ayant participé en personne en tant que jeune théologien aux vifs débats qui l'accompagnèrent, s'ouvre par une phrase d'une signification profonde: « *Dei Verbum religiose audiens et fidenter proclamans* » (En religieuse écoute de la Parole de Dieu et en la proclamant avec une confiance ferme). Ce sont des paroles à travers lesquelles le Concile indique un aspect caractéristique de l'Eglise: celle-ci est une communauté qui écoute et annonce la Parole de Dieu. L'Eglise ne vit pas d'elle-même, mais de l'Évangile et elle tire toujours et à nouveau de l'Évangile des orientations pour son chemin. Il s'agit d'une remarque que chaque chrétien doit recueillir et appliquer à lui-même: seul celui qui se place avant tout à l'écoute de la Parole peut ensuite l'annoncer. En effet, il ne doit pas enseigner sa propre sagesse, mais la sagesse de Dieu, qui apparaît souvent comme folie aux yeux du monde (cf. 1 Co 1, 23).

L'Eglise sait bien que le Christ vit dans les Écritures Saintes. C'est précisément pour cela - comme le souligne la Constitution - qu'elle a toujours voué aux Divines Écritures une vénération semblable à celle réservée au Corps même du Seigneur (*Dei Verbum*, n. 21). C'est précisément en considération de cela, que saint Jérôme, cité par le document conciliaire,

affirmait à juste titre que l'ignorance des Ecritures est l'ignorance du Christ (*Dei Verbum*, n. 25).

Eglise et Parole de Dieu sont liées entre elles de façon indissoluble. L'Eglise vit de la Parole de Dieu et la Parole de Dieu retentit dans l'Eglise, dans son enseignement et dans toute sa vie (*Dei Verbum*, n. 8). C'est pourquoi, l'Apôtre Pierre nous rappelle qu' « aucune prophétie d'Ecriture n'est objet d'explication personnelle; ce n'est pas d'une volonté humaine qu'est jamais venue une prophétie, c'est poussés par l'Esprit Saint que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 P 1, 20).

Nous sommes reconnaissants à Dieu du fait que ces derniers temps, notamment grâce à l'impulsion donnée par la Constitution dogmatique, l'importance fondamentale de la Parole de Dieu a été plus profondément réévaluée. Il en a découlé un renouveau dans la vie de l'Eglise, surtout dans la prédication, dans la catéchèse, dans la théologie, dans la spiritualité et dans le chemin oecuménique lui-même. L'Eglise doit toujours se renouveler et rajeunir et la Parole de Dieu, qui ne vieillit ni ne s'épuise jamais, est le moyen privilégié pour atteindre ce but. En effet, c'est la Parole de Dieu qui, au moyen de l'Esprit Saint, nous guide toujours à nouveau vers la vérité tout entière (cf. *Jn* 16, 13).

Dans ce contexte, je voudrais surtout évoquer et recommander l'antique tradition de la *Lectio divina*: la lecture assidue de l'Ecriture Sainte, accompagnée par la prière réalise le dialogue intime dans lequel, en lisant, on écoute Dieu qui parle et, en priant, on Lui répond avec une ouverture confiante du coeur (*Dei Verbum*, n. 25). Cette pratique, si elle est promue de façon efficace, apportera à l'Eglise, j'en suis convaincu, un nouveau printemps spirituel. En tant que point ferme de la pastorale biblique, la *Lectio divina* doit donc être davantage encouragée, à travers l'utilisation également de nouvelles méthodes, étudiées attentivement, au rythme des époques. On ne

doit jamais oublier que la Parole de Dieu est la lampe sur nos pas et la lumière sur notre route (cf. *Ps* 118/119, 105).

En invoquant la Bénédiction de Dieu sur votre travail, sur vos initiatives et sur le Congrès auquel vous participez, je m'unis au souhait qui vous anime: Que la Parole du Seigneur accomplisse sa course (cf. *2 Th* 3, 1) jusqu'aux extrémités de la terre, afin qu'à travers l'annonce du salut, le monde entier, en l'écoutant y croie, qu'en croyant, il espère, qu'en espérant, il aime (*Dei Verbum*, n. 1).

Merci de tout coeur!

source : www.vatican.va

Table

Introduction

La Parole qui appelle :
Comme un feu dévorant
L'urgence de la Parole
Annoncer la Parole
Une histoire de pêche
Donne-moi à boire
Le regard de Jésus
Ne craignez pas

La Parole qui sauve :
L'aujourd'hui de Dieu
Ouvre-toi
Le signe de la Trinité
La route de la compassion
Si tu crois
Voir Jésus
Kyrie eleison
Zachée le Grand
Donnez-moi de l'oxygène

La Parole qui met en route :
Allumer une étoile
La procession des lumières
La palme ou la croix

De pèlerins à disciples

Je suis le Chemin

Faire route avec Jésus

La Parole qui nourrit :

Se purifier pour renaître

La paix soit avec vous

Le Pain pour la vie du monde

Le mystère de l'Eucharistie

La surabondance de l'alliance

La Parole en prière :

Une création nouvelle

Apprends-nous à prier

Dans l'attente de l'Époux

La lumière dans les ténèbres

Pas de vocation sans désir

Le souffle d'une présence

Le repos de Jésus

Eh bien oui, amen

Prier pour les siens

La Parole qui pardonne :

Lève-toi!

Aimez vos ennemis

Les besoins et le désir

Dimanche de la miséricorde

La croissance du Royaume

Les Croix de chemin

Quel roi pour aujourd'hui?

La Parole qui questionne :

La porte étroite

Préférer Jésus

Accumuler pour soi ou pour Dieu

Tout est prêt

Un et Trine

Ce que Dieu a uni

Un conte de Noël

Des témoins de la Parole :

Le temps de l'espérance

Pousse des cris de joie!

La joie pascale

Précurseur du Christ

Passionnés du Christ

Archanges, bénissez le Seigneur

Des saintes familles

Foule immense de témoins

L'homme juste

Marie, comme un beau poème

Conclusion

Annexe

Table liturgique

Dimanches :

1^{er} dimanche de l'Avent C

3^e dimanche de l'Avent C

Sainte Famille C

Épiphanie du Seigneur

Baptême du Seigneur C

3^e dimanche du temps ordinaire B

3^e dimanche du temps ordinaire C

5^e dimanche du temps ordinaire C

7^e dimanche du temps ordinaire B

7^e dimanche du temps ordinaire C

1^{er} dimanche du carême C

3^e dimanche du carême A

4^e dimanche du carême C

5^e dimanche du carême A

5^e dimanche du carême B

Dimanche des Rameaux C

Pâques A

2^e dimanche de Pâques C

3^e dimanche de Pâques A

3^e dimanche de Pâques B

4^e dimanche de Pâques C

5^e dimanche de Pâques A

6^e dimanche de Pâques C

7^e dimanche de Pâques A

7^e dimanche de Pâques B

Pentecôte C

Sainte Trinité A

Saint-Sacrement du Seigneur C

10^e dimanche du temps ordinaire A

12^e dimanche du temps ordinaire A

14^e dimanche du temps ordinaire A

14^e dimanche du temps ordinaire C

15^e dimanche du temps ordinaire C

16^e dimanche du temps ordinaire A

17^e dimanche du temps ordinaire C

18^e dimanche du temps ordinaire A

19^e dimanche du temps ordinaire C

20^e dimanche du temps ordinaire B

21^e dimanche du temps ordinaire C

22^e dimanche du temps ordinaire A

23^e dimanche du temps ordinaire B

23^e dimanche du temps ordinaire C

25^e dimanche du temps ordinaire C

27^e dimanche du temps ordinaire B

27^e dimanche du temps ordinaire C

28^e dimanche du temps ordinaire A

30^e dimanche du temps ordinaire B

31^e dimanche du temps ordinaire C

33^e dimanche du temps ordinaire B

33^e dimanche du temps ordinaire C

Le Christ, Roi de l'univers A

Fêtes :

2 février : Présentation du Seigneur au Temple

19 mars : Saint Joseph

24 juin : Nativité de saint Jean Baptiste

29 juin : Saints Pierre et Paul apôtres

6 août : Transfiguration du Seigneur

15 août : Assomption de la Vierge Marie

14 septembre : La Croix glorieuse

29 septembre : Saints Michel, Gabriel et Raphaël

1^{er} novembre : La Toussaint

25 décembre : Nativité du Seigneur